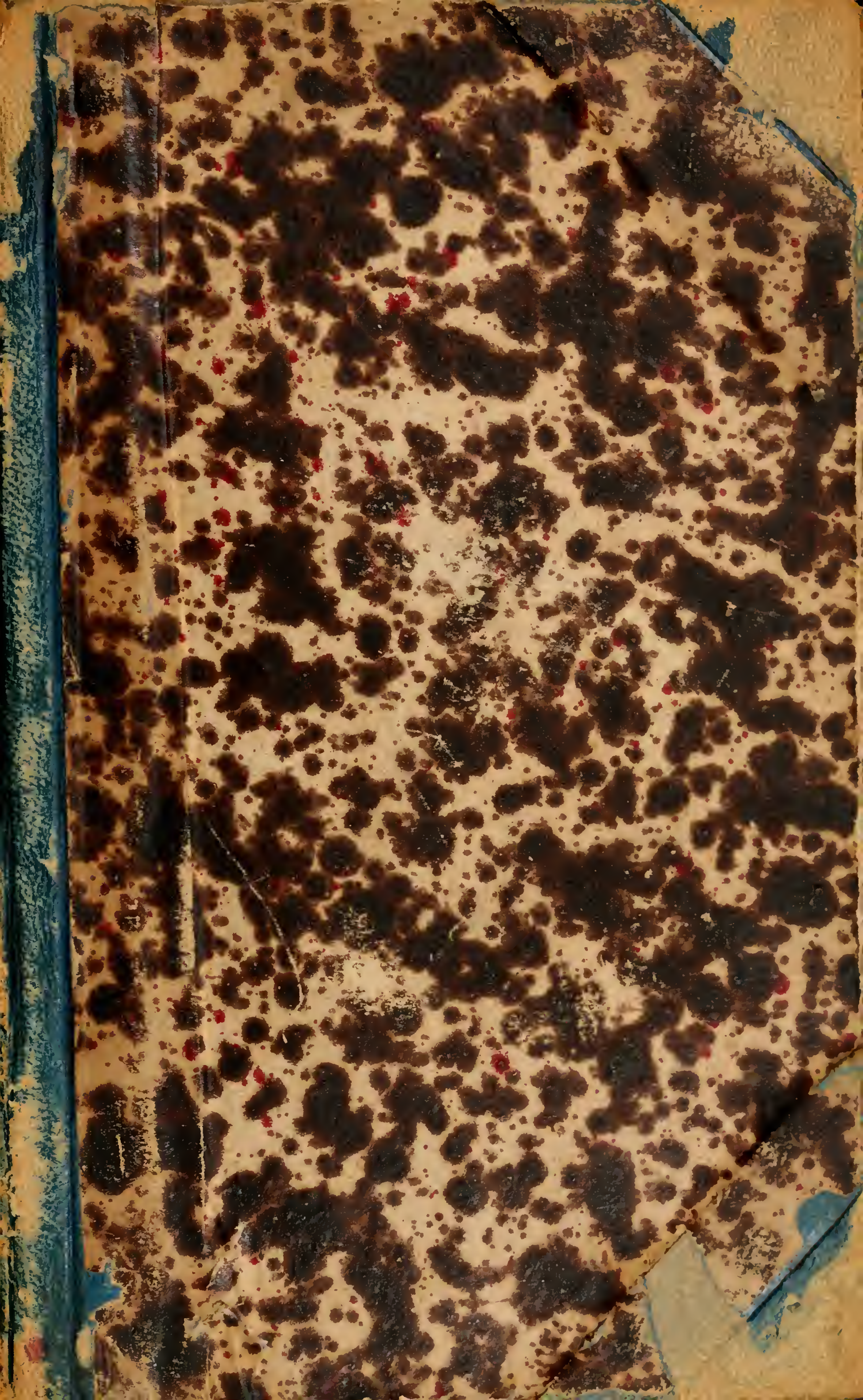
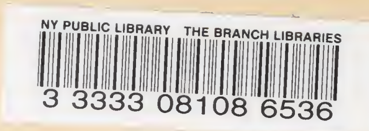




F-Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans.

DOUZE HISTOIRES

POUR LES ENFANTS

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

DOUZE HISTOIRES
POUR LES ENFANTS

DE QUATRE A HUIT ANS

PAR

UNE MÈRE DE FAMILLE

ILLUSTRÉES DE 18 GRANDES VIGNETTES

PAR BERTALL

NOUVELLE ÉDITION

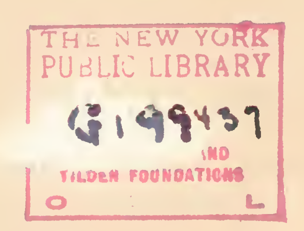
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1868



D

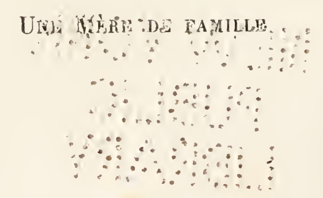
PRÉFACE

Quand mes enfants ont commencé à lire, je me suis trouvée dans un grand embarras, ne pouvant réussir à découvrir un livre convenable à leur mettre entre les mains. Tous les ouvrages nouveaux que je feuilletais avaient généralement le défaut de manquer de simplicité, et, lorsque je demandais à un libraire un de ces anciens recueils d'histoires enfantines qui ont fait les délices de nos premières années, on me répondait que l'édition en était épuisée et qu'il n'existait plus dans le commerce. On m'offrait bien quelques abécédaires, quelques livres tout à fait élémentaires qui conviennent tant que l'enfant épelle, mais rien pour le moment où il commence à lire un peu couramment, et où il aurait justement

le plus grand besoin d'être encouragé par une lecture à la fois facile et amusante.

En voyant mon embarras partagé par toutes les jeunes mères qui m'entouraient, je me suis décidée à essayer si je ne réussirais pas à parler cette langue enfantine qui résonne sans cesse à mes oreilles. Je me suis mise à écrire ces histoires dans l'unique but d'amuser assez les enfants pour leur faire prendre goût à la lecture, et de faciliter ainsi la tâche ingrate de la mère de famille. Ai-je réussi ? C'est à mes petits lecteurs à me le dire. Tout ce que je sais, c'est que l'entreprise a été plus difficile que je ne m'y étais attendue, et j'ai fort bien compris comment les mamans, en général toujours si occupées, ne trouvent pas le temps et la tranquillité nécessaires pour composer et écrire elles-mêmes les histoires que liront leurs petites filles et leurs petits garçons.

UNE MÈRE DE FAMILLE.



LES LAPINS



Il avait au cou un collier rouge. (Page 11.)

LES LAPINS

« Oh ! maman, que je serais content si tu voulais me donner un lapin vivant ! disait un jour le petit Charles ; j'en ai vu de si jolis chez la fermière !

LA MAMAN.

Pense donc, mon enfant, qu'un lapin vivant n'est pas comme ton cheval de bois, que tu peux laisser des semaines entières dans une armoire, sans qu'il se porte moins bien pour cela. Il faut donner à manger tous les jours à un lapin, sans quoi il mourrait de faim ; il faut aussi nettoyer très-souvent sa maison, et tu sais que ta bonne n'a pas le temps de s'occuper de cela.

CHARLES.

Oh ! maman, moi, moi ! je le soignerai, je lui donnerai à manger.

LA MAMAN.

Tu es bien étourdi. Je suis sûre que tu oublierais souvent la pauvre bête, et c'est qu'alors elle souffrirait beaucoup.

CHARLES.

Maman, je t'assure que je ne l'oublierai jamais! jamais! Je t'en prie, donne-m'en un; je serai si content!

LA MAMAN.

Je veux bien te faire ce plaisir, parce que tu as été sage cette semaine; mais rappelle-toi que, si tu

négliges un seul jour de soigner ton lapin, je te le reprendrai. »

Le lendemain, Charles entend sa bonne l'appeler à la cuisine. Il y court et voit sur la table un petit panier fermé. Il soulève le couvercle et fourre vivement sa main, croyant trouver des pommes ou des gâteaux; mais quelle est sa surprise en sentant quelque chose de doux et de chaud qui se débat entre ses doigts! Il recule effrayé en disant : « Oh! ma bonne, qu'est-ce que c'est? cela me fait peur. » La bonne ouvre le panier et en tire un joli petit lapin jaune, avec des yeux bleus et un beau collier bleu autour du cou. Charles saute de

joie, pousse des cris de plaisir et fait tant de bruit qu'il fait peur au lapin : « Qu'il est joli ! que je suis content ! » criait-il ; mais tout à coup il s'arrête. « Ma bonne, j'entends du bruit dans le panier ! Est-ce qu'il y a encore quelque chose ? » La bonne met encore la main sous le couvercle et retire un second petit lapin : mais celui-là était blanc, avec des yeux roses, et avait autour du cou un collier rouge auquel était attaché un petit grelot doré qu'il secouait en trottant sur la table.

Charles nomma celui-ci Favori et l'autre Jaunette. On les installa dans une jolie petite cabane en bois remplie de paille fraîche. Devant leur

maisonnette, messieurs les lapins avaient une petite cour, où ils pouvaient trotter tant qu'ils voulaient.

Tous les matins, Charles prenait son couteau et son petit panier, et allait dans le jardin cueillir de l'herbe pour la leur donner. Souvent aussi il emportait son goûter dans leur petite cour et s'asseyait sur un tabouret pour le manger. Alors Favori, qui était le plus hardi, sautait sur ses genoux pour lui prendre son pain, tandis que Jaunette se dressait toute droite pour attraper sa pomme.

N'était-ce pas bien amusant? Mais voilà qu'une quinzaine de jours après l'arrivée des chers lapins, la tante de Charles et son petit cousin Jules vin-

rent passer quelques jours chez sa maman. D'abord, Charles, bien content d'avoir un camarade de son âge, conduit Jules admirer ses lapins. Mais le lendemain matin, il est si pressé de jouer, qu'il oublie d'aller leur cueillir de l'herbe. Après le déjeuner, comme il y allait, on l'appelle pour venir faire une promenade en bateau. On part, on s'amuse beaucoup, et on ne revient que pour l'heure du dîner. Après le repas, les petits garçons sont si fatigués, qu'ils vont bien vite se mettre au lit, et ce n'est que le matin en se réveillant que Charles pense à ses lapins. Il se dépêche de s'habiller et court à leur cabane. Hélas! que voit-il? Jaunette, étendue

par terre, paraissait morte, et Favori, tout triste dans un coin, était bien malade aussi.

Charles appelle en pleurant sa bonne et sa maman. Elles arrivent. Favori mange un peu, et la maman dit qu'il guérira. Mais la pauvre Jaunette! elle reste là, sans bouger, le nez sur l'herbe qu'on lui donne.

« Elle est trop faible, dit la maman, il faut essayer de lui faire boire du lait. »

On lui en met dans la bouche avec une cuiller; elle l'avale, se ranime peu à peu, et finit par se mettre à manger aussi. Charles, tout joyeux, va jouer et oublie son chagrin. Le soir cependant il veut aller voir com-

ment se portent ses chers lapins. Il regarde dans la loge : hélas ! elle est vide ! Pas de Favori, pas de Jaunette. « Maman ! maman ! sont ils morts, mes pauvres lapins ?

LA MAMAN.

Non, mon enfant, ils se portent bien ; mais tu n'as pas oublié ce dont nous étions convenus. Tu as négligé ces pauvres bêtes, elles ne sont plus à toi. Je les ai données à ta cousine Anna, qui en aura le plus grand soin. »

Charles n'ose se plaindre, parce qu'il sent qu'il a mérité cette puni-

tion. Il s'assoit sur son petit banc et se met à pleurer amèrement.

La petite Anna, en voyant son chagrin, a pitié de lui. Elle lui passe son bras autour du cou et lui dit : « Console-toi, mon bon Charles. On m'a dit que Jaunette allait bientôt avoir des petits, et je suis sûre que, si tu promets bien à ta maman de ne jamais les oublier, elle me permettra de te donner les deux plus jolis. »



LA

VISITE A LA FERME



Donne-moi aussi un panier, Marguerite. (Page 24.)

LA
VISITE A LA FERME

« Prenez vos chapeaux, mes enfants, il fait beau temps. Nous allons faire une visite à votre bonne nourrice Marguerite, » disait un jour madame Duval à ses deux enfants. Louis et Julie, bien contents, se préparent vite et viennent prendre chacun une

main de leur maman. Après avoir marché quelque temps, on arrive auprès d'une jolie ferme, entourée d'arbres. La fermière, Marguerite, vient au-devant des enfants en s'écriant :

« Oh ! mon cher petit Louis, ma chère Julie, que je suis contente de vous voir ! J'espère que vous venez déjeuner avec moi ?

— Oui, ma bonne Marguerite, dit Mme Duval ; j'ai une visite à faire dans les environs, et je vous laisse les enfants jusqu'à mon retour, s'ils ne vous dérangent pas.

MARGUERITE.

Oh ! que non, Madame, qu'ils ne

me dérangent pas. Nous allons tâcher de bien nous amuser, n'est-ce pas, monsieur Louis ?

LOUIS.

Oui, oui, nourrice ; mais mène-moi vite voir les poules, les canards, les dindons et les oies. C'est si gentil, tout cela !

MARGUERITE.

Vous n'êtes donc pas fatigué ? Eh bien, prenez ce petit panier, nous allons dénicher les œufs.

JULIE.

Oh! quel bonheur! Donne-moi aussi un panier, Marguerite. »

Les voilà qui entrent, à la suite de la fermière, dans un poulailler tout entouré de petites niches; dans ces niches on voyait de jolis petits œufs d'un beau blanc, bien posés sur de la paille. Les enfants poussaient des cris de joie chaque fois qu'ils faisaient une découverte. « Trois ici! criait l'un. — Et moi, j'en vois quatre, cinq même! — C'est tout à fait comme à Pâques, disait Julie, quand la cloche jette des œufs sur le gazon, et que nous les cherchons. Mais vois

donc, Marguerite, ici, par terre, en voilà de bien gros et d'une singulière couleur.

MARGUERITE.

Il ne faut pas les prendre, Mademoiselle. Ce sont des œufs de canards. Tenez, voyez cette belle cane blanche, près de la porte. Elle va les couver, et il en sortira de jolis petits canetons jaunes, comme ceux qui sont là dans la mare.

LOUIS.

Marguerite, cette poule ne veut pas me laisser voir si elle a des œufs sous elle.

MARGUERITE.

N'y touchez pas, elle vous donnerait des coups de bec. Tenez, voyez. »

Et Marguerite, passant sa main sous les ailes de la cocotte, en tire un mignon petit poulet noir, qu'elle pose un instant dans la main de Julie.

« Oh ! qu'il est joli ! s'écria Julie. Que son duvet est doux ! Oh ! Marguerite, que je voudrais en avoir un comme cela !

MARGUERITE.

Il est trop petit, il ne pourrait vivre séparé de sa mère. Mais, si

votre maman le permet, je vous donnerai une jolie petite poule blanche.

LES ENFANTS.

Quel bonheur ! quel bonheur ! »

Après avoir encore admiré poulets, canards, dindons et pigeons, les enfants vont dans le petit jardin aider Marguerite à cueillir des fraises pour le déjeuner. Louis mangeait presque toutes celles qu'il trouvait, et cependant, au bout d'un moment, il dit qu'il est fatigué et retourne du côté de la basse-cour. A peine y était-il depuis dix minutes qu'on l'entend jeter des cris perçants. Marguerite, effrayée, court de son côté et le voit

qui se sauvait à toutes jambes, poursuivi par une poule dont les plumes étaient toutes hérissées de colère. Marguerite chasse la poule et prend Louis dans ses bras. Alors il lui raconte que, malgré sa défense, il est allé pour prendre un des petits poulets sous la poule, mais que celle-ci, d'un grand coup de bec, lui a fait bien mal au doigt, et qu'elle a voulu se jeter sur lui.

« Elle est bien méchante, ta vilaine cocotte, ajoute-t-il en finissant.

MARGUERITE.

Mais non, monsieur Louis, elle est bien bonne mère, au contraire. Ne

faut-il pas qu'elle défende ses enfants ? Si un voleur venait pour vous prendre, croyez-vous que votre maman ne le chasserait pas ?

LOUIS.

Mais je ne suis pas un voleur, moi !

MARGUERITE.

La poule ne savait pas si vous ne lui emportiez pas ses petits. Moi, elle me connaît et elle me les laisse prendre. Maintenant, venez à la cuisine, nous allons faire des crêpes pour votre déjeuner. Aimez-vous les crêpes ?

JULIE.

Beaucoup ! beaucoup ! Je t'aiderai, n'est-ce pas, Marguerite ?

LOUIS.

Et moi aussi, je saurai très-bien les faire ! »

On met à chacun des enfants un tablier blanc, et les voilà se disputant à qui tournera la pâte dans une grande terrine. Puis on met la poêle sur le feu, un peu de pâte dedans, et ïoup ! Marguerite fait sauter la crêpe !

Julie s'écrie : « A moi, à moi, je veux en faire aussi sauter une.

— Vous la laisserez tomber, dit la fermière.

— Oh ! non, non, je t'assure. »

Louis se contente de manger tout de suite celle qu'on vient de faire, et que Marguerite a saupoudrée de sucre blanc. Pendant qu'il la dévore, sa sœur saisit le manche de la poêle, et ïoup ! voilà la crêpe en l'air ! Mais patatra ! la voilà par terre, au beau milieu des cendres ! Louis et Marguerite partent d'un grand éclat de rire, tandis que Julie, tout interdite, a plutôt envie de pleurer.

« Allons, Mademoiselle, dit Mar-

guerite, le malheur n'est pas grand. Je vais vite vous en faire d'autres, mettez-vous à table. »

La maman arrive à temps pour goûter aux crêpes, aux fraises, à la bonne crème de la fermière, et quel bonheur! elle permet qu'on emporte la petite poule blanche que Marguerite a déjà mise dans un panier couvert. Les enfants sont si occupés de cette jolie poulette, qu'ils quittent sans trop de peine la bonne Marguerite, en lui promettant de revenir bientôt la voir.



LA

PETITE PARESSEUSE



Raconte-moi donc une histoire. (Page 44.)

LA

PETITE PARESSEUSE

Rose était une jolie petite fille de cinq ans, qui aurait été fort aimable, si elle n'avait eu un bien vilain défaut : elle était horriblement paresseuse. Lorsque sa maman l'appelait pour apprendre sa leçon, elle avait toujours une foule de raisons à don-

ner pour ne pas venir. « C'est trop tòt, ce n'est pas encore l'heure ; » ou : « Attends que j'aie fini ce que je fais ; » ou : « Il fait trop froid. » Puis, quand elle se décidait à venir, elle bàillait entre chaque mot, s'arrètait, regardait au plafond, jouait avec ses pieds et disait à tout moment : « Oh ! que c'est ennuyeux d'apprendre à lire ! » Aussi, vous pensez bien qu'elle ne faisait pas de progrès. Tous les amis de son àge qui venaient la voir s'amusaient déjà beaucoup à lire tout seuls de jolies histoires, tandis qu'elle commençait à peine à les épeler péniblement.

Un jour, elle dit à sa mère : « Pourquoi donc, maman, faut-il absolu-

ment apprendre à lire et à travailler? Regarde Jeannette, la fille de la fermière, elle a quinze ans; eh bien! elle ne sait ni lire ni écrire. Elle m'a dit que cela l'ennuyait d'aller à l'école, et que sa maman l'a laissée faire ce qu'elle a voulu.

LA MAMAN.

Tu voudrais donc ressembler à Jeannette, n'être qu'une grosse paysanne, qui dans toute sa vie ne pourra jamais faire autre chose que de garder les vaches? Mais encore c'est une occupation; et toi, tu ne voudrais rien faire du tout.

ROSE.

C'est très-amusant de garder les vaches et les chèvres, et si tu veux, maman, ne plus me faire prendre de leçons, j'irai tous les jours aider Jeannette à les surveiller.

LA MAMAN.

Je crois, mon enfant, que tu en auras bientôt assez, mais je veux bien essayer. Dès demain, tu commenceras. »

Le lendemain, à six heures, la bonne réveille Rose, qui trouve un peu dur de se lever si matin ; mais cependant le plaisir de la nouveauté

fait qu'elle ne murmure pas trop. Elle avale vite une tasse de lait, mange un morceau de pain et va rejoindre Jeannette, qui l'attendait dans la cour avec ses chèvres et ses vaches. Rose, une baguette à la main, les chasse devant elle. On arrive bientôt dans une grande prairie entourée de haies et de talus de gazon. Jeannette s'assied sur une pierre et se met à tricoter, pendant que Rose cueille des fleurs pour faire un bouquet et court gaiement de tous côtés. Elle aperçoit dans une haie une jolie églantine ou rose sauvage : elle veut la cueillir ; mais pour y atteindre, elle est obligée de grimper sur les arbustes qui l'entourent ; enfin, sa main y ar-

rive, elle tire la branche ; mais les épines la piquent, et la douleur la fait se retirer si brusquement en arrière, qu'elle tombe, déchire sa robe et s'écorche le genou.

La voilà tout en larmes, qui va montrer à Jeannette ses doigts égratignés et son genou sanglant. Celle-ci, au lieu de la plaindre, se moque d'elle et lui dit : « Dame, mamselle, vous savez bien que les roses ont des épines! Quand on joue dans la campagne, faut pas pleurer pour si peu de chose. » Quand Rose est un peu consolée, elle veut aller jouer avec une jeune chèvre, qui d'abord consent à gambader avec elle ; mais ensuite la chèvre veut brouter, Rose la

tire et la pousse pour l'en empêcher, jusqu'à ce que l'animal impatienté donne un grand coup de tête à ma pauvre Rose, qui va rouler par terre en criant comme si on la tuait. Jannette arrive à son secours, car madame la chèvre voulait encore la retourner avec ses cornes. Elle relève la petite, la fait asseoir auprès d'elle et lui dit : « Mais, mamselle Rose, tenez-vous donc un peu tranquille, vous êtes plus difficile à garder que toutes les vaches et les chèvres ensemble !

ROSE.

Jeannette, j'ai faim ; quand donc irons-nous déjeuner?

JEANNETTE.

Oh ! nous ne rentrons pas pour déjeuner. Ce n'est qu'à sept heures que nous revenons à la ferme. Mais tenez, voilà du pain noir et un oignon.

ROSE.

Un oignon ! Pouah ! l'horreur ! que cela sent mauvais! cela me fait pleurer les yeux rien que de te le voir manger ! »

Rose mange une partie de son pain, donne l'autre aux vaches, puis ne sait plus que faire. « Jeannette, raconte-moi donc une histoire.

JEANNETTE.

Dame, mamselle, je n'en sais pas.

ROSE.

Tu n'en as donc pas lu dans des livres, comme maman qui m'en conte de si jolies?

JEANNETTE.

Vous savez bien, mamselle, que je ne sais pas lire.

ROSE.

Ah! c'est vrai. Mais, Jeannette, je m'ennuie. Est-ce que tu ne t'ennuies pas, toi?

JEANNETTE.

Dame, pas trop. Je tricote. Et vous, pourquoi ne tricotez-vous pas?

ROSE.

Je ne sais pas. Maman a essayé de m'apprendre, et je n'ai pas voulu. »

Rose veut encore faire causer Jeannette, mais à tout ce qu'elle lui demande, celle-ci répond toujours : « Dame, mamselle, je ne sais pas ; » et la pauvre petite fille s'ennuie de plus en plus. Jamais une journée ne lui a paru si longue. Elle donnerait tout au monde pour voir paraître sa

maman, même le livre de leçons à la main. Comme elle n'a pas mangé tout son pain, la faim commence de nouveau à la tourmenter. Elle pleure et prie Jeannette de la reconduire à la maison ; mais Jeannette dit qu'elle ne peut quitter ses bêtes et qu'il faut qu'elle attende l'heure de les rentrer. Pour comble de malheur, le temps se gâte, il tombe une forte pluie. Jeannette, avec sa grosse jupe de laine, n'est pas trop mouillée, mais les vêtements minces de Rose sont tout de suite transpercés. Enfin, Jeannette consent à rentrer. La pauvre Rose, mouillée, crottée, déchirée, se jette dans les bras de sa mère, en lui disant : « Maman, je ne serai plus

paresseuse, je prendrai autant de leçons que tu voudras, mais je t'en prie, ne m'envoie plus garder les vaches. » Sa mère l'embrasse et lui dit : « Mon enfant, crois-tu que, si moi ou ton père nous eussions été avec toi, tu te serais autant ennuyée?

ROSE.

Oh! non, maman. Vous m'auriez raconté de jolies histoires, et vous m'auriez dit des choses intéressantes sur les fleurs et les animaux qui m'entouraient, tandis que Jeannette me répondait toujours : « Dame, je ne sais pas. »

LA MAMAN.

D'où crois-tu que vient cette différence?

ROSE.

Mais je pense, maman, que cela vient de ce que Jeannette est ignorante, et qu'elle n'a rien voulu apprendre, tandis que toi, tu sais bien des choses.

LA MAMAN.

Eh bien! voudrais-tu encore ressembler à Jeannette?

ROSE.

Oh! non, maman! Je veux bien m'appliquer pour devenir savante comme toi et pour être bonne à autre chose qu'à garder les vaches! »



LE

CHIEN RECONNAISSANT



Le papa paye le chien. (Page 60.)

LE

CHIEN RECONNAISSANT

Le petit Léon ayant été très-sage et très-obéissant pendant toute une semaine, pour le récompenser, son papa le mena un jour voir un théâtre de chiens savants.

Lorsqu'on eut levé le beau rideau

rouge, Léon vit entrer sur la scène, en sautant sur ses pattes de derrière, une jolie levrette blanche, habillée comme une belle dame. Elle avait une robe de soie rose, un chapeau à plumes et un éventail. Puis parut un chien de chasse en costume de général, avec une petite épée au côté. Il vint se placer en face de la belle dame, et tous deux dansèrent le plus joliment du monde.

Il en parut bien d'autres encore qui sautèrent dans des cerceaux, traînèrent de petites voitures, firent l'exercice et même tirèrent des coups de pistolet.

Au commencement, Léon s'amusait beaucoup et poussait à chaque

instant des cris de joie; mais peu à peu sa figure devint sérieuse, puis toute triste. C'est qu'au milieu de ces jolis chiens se tenait leur maître, armé d'une baguette, et Léon remarquait que cette baguette frappait bien souvent et bien fort un pauvre petit caniche blanc qui avait une physionomie si honnête, un air si craintif et si malheureux, que notre petit garçon n'avait pu s'empêcher de le prendre en amitié dès qu'il l'avait vu.

Le pauvre caniche aurait bien voulu faire ce que son maître lui demandait ; mais il en avait tellement peur que, chaque fois que la baguette s'approchait, la frayeur lui faisait

manquer ses tours. Une fois même, il chercha à se sauver. Alors son méchant maître lui donna un grand coup de pied qui le fit crier et gémir d'une manière si plaintive, que Léon ne put plus y tenir. Les yeux pleins de larmes, il se retourna vers son père et lui dit à voix basse : « Oh papa! puisque j'ai été sage, accorde-moi, je t'en prie, ce que je vais te demander. Je te promets d'être encore plus obéissant à l'avenir.

LE PAPA.

Qu'est-ce donc, mon cher petit, que tu désires si vivement?

LÉON.

C'est que tu m'achètes ce caniche blanc. Il a l'air si malheureux, et son maître le maltraite tant ! Tandis que moi, si tu me le donnes, j'en prendrai grand soin, et je tâcherai de le rendre bien heureux. »

M. de Nerville, content de voir que son fils a bon cœur, consent à aller après le spectacle trouver le maître des chiens. Il lui demande s'il veut lui vendre le caniche.

« Mouton ! dit l'homme : oh ! très-volontiers ! C'est un bon chien, mais paresseux et ne voulant rien apprendre. »

Le papa paye le chien. On met un cordon au cou de Mouton, et Léon l'emmène fièrement à la maison. Au commencement le pauvre animal était fort triste et avait toujours peur ; mais quand il vit que son petit maître le caressait au lieu de le battre, il finit par l'aimer tellement qu'il ne voulait plus le quitter. Il courait avec lui dans le jardin, le cherchait quand il se cachait, lui rapportait sa balle quand il la lançait, ou même son chapeau et son mouchoir s'il les avait laissés tomber.

Quelquefois Léon le faisait mettre dans un coin tout droit sur ses pattes de derrière, un bâton entre celles de devant, comme une sentinelle avec

son fusil ; puis il lui posait un morceau de sucre ou de gâteau sur le bout du nez, et l'intelligent animal restait là, sans bouger, pendant que son petit maître lui criait ! « Portez arme ! Présentez arme ! » Mais au commandement de : « En joue, feu ! » il lançait en l'air le morceau de sucre et le recevait adroitement dans sa gueule.

Un jour, dans une promenade, Léon perdit un joli couteau tout neuf que son papa lui avait donné. Il était déjà à la porte de la maison, lorsqu'il s'aperçut qu'il ne l'avait plus dans sa poche. Aussitôt il prie sa bonne de vouloir bien retourner à un endroit où il s'était assis, et où il

croyait l'avoir oublié. La bonne lui dit qu'il est trop tard, qu'il faut rentrer. Léon se met à pleurer. Aussitôt Mouton, qui était là à le regarder, part au galop et reparaît quelques minutes après, tenant dans sa gueule le couteau de son maître. Vous pouvez penser si Léon caressait et aimait cet intelligent animal.

Malheureusement, à côté de toutes ses bonnes qualités, Mouton avait aussi des défauts : il n'était pas propre ; ses longs poils blancs trempaient dans la boue, et, ainsi crotté, il sautait quelquefois sur les meubles et salissait les beaux tapis du salon. Cela fâchait la maman de Léon, et bien des fois déjà elle avait dit qu'il fau-

drait donner Mouton. Alors son petit garçon la câlinait si bien, la suppliait tant de le garder, qu'elle finissait toujours par lui céder. Un jour pourtant, en entrant dans sa chambre, Mme de Nerville ayant trouvé Mouton qui, au retour d'une longue promenade, n'avait rien trouvé de mieux que de s'étaler sur le lit et avait taché et déchiré un beau couvre-pieds de soie, cette dame en fut si fâchée que, malgré les pleurs et les prières de Léon, elle décida que le lendemain on donnerait Mouton à un monsieur qui habitait la campagne. On eut beau dire à Léon que son chien serait très-heureux et qu'il pourrait aller le voir au printemps, le pauvre enfant

avait tant de chagrin qu'il ne put pas dîner. Il demanda la permission pour cette dernière nuit de faire coucher son cher ami dans sa chambre, et on la lui accorda.

Quand sa bonne l'eut mis au lit et qu'elle fut sortie de la chambre, il se leva tout doucement, se coucha sur le tapis à côté de Mouton, et, tout en pleurant et en l'embrassant, il lui disait : « O mon bon chien, que vais-je devenir sans toi ? Qui est-ce qui courra avec moi dans le jardin ? Qui est-ce qui comme toi sera toujours disposé à faire toutes mes volontés ? Et toi, comme tu vas être triste et malheureux sans ton petit maître ! » Le sommeil le surprit au

milieu de ses lamentations, et il tomba endormi à côté de son chien. Il dormait déjà depuis longtemps, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par les aboiements de Mouton, qui s'élançait vers la porte comme un furieux. Léon effrayé court dans la chambre de ses parents. Son père se lève. ouvre la porte à Mouton, le chien le conduit vers la salle à manger. Au moment où M. de Nerville entre dans cette pièce, il aperçoit un voleur qui saute par la fenêtre. Quoiqu'elle fût assez élevée, Mouton saute après lui sans hésiter. M. de Nerville ouvre la porte de la maison, il entend du bruit au bout de la rue, y court et trouve Mouton qui avait saisi le voleur par

la gorge et le tenait ferme malgré les cris et les coups de celui-ci.

Des agents de police arrivent, attirés par tout ce vacarme, et ils emmènent le voleur en prison.

M. de Nerville revient à la maison avec Mouton. En entrant il dit à son fils et à sa femme qui, encore tout effrayés, accouraient au-devant de lui :

« Sans ce brave chien, nous aurions perdu non-seulement toute notre argenterie, mais encore une grosse somme d'argent qui était dans mon bureau. Aussi, maintenant, nous le garderons, et nous le soignerons tant qu'il vivra. »

Léon, bien joyeux, embrassa tendrement son bon ami qui s'était mo-

destement couché à ses pieds ; et depuis ce jour, il se donna tant de peine pour lui faire perdre ses mauvaises habitudes, qu'il y réussit complétement. De sorte que Mme de Nerville n'eut plus à se plaindre de lui, et on dit même qu'elle finit par aimer beaucoup ce bon animal.



LE

VOYAGE DE DÉCOUVERTES



« Elle est gentille, cette petite; je veux l'emmener. » (Page 84.)

LE

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

« Comme c'est ennuyeux, disait un jour Arthur à sa petite sœur Pauline, de nous promener ainsi chaque jour avec notre bonne, comme de tout petits enfants ! Elle nous mène toujours aux mêmes endroits et ne veut

pas aller dans les plus jolis chemins, de peur de se perdre.

PAULINE.

Oui ! Et puis elle dit sans cesse : « Ne courez pas si vite ! vous allez « tomber ! ne passez pas dans la « crotte ! donnez-moi la main. » C'est en effet bien ennuyeux. J'aime encore mieux jouer à la maison.

ARTHUR.

Sais-tu, Pauline, ce qu'il faut faire un matin ? Demain, par exemple, nous nous lèverons de bien bonne heure, et, avant que papa et maman

soient réveillés, nous partirons tous les deux, tout seuls, pour faire un voyage de découvertes, comme Robinson en faisait dans son île. Nous irons où nous voudrons, nous nous arrêterons quand cela nous plaira ; personne ne nous contrariera, et cela sera très-amusant.

PAULINE.

Mais maman nous croira perdus.

ARTHUR.

Oh non ! tu sais que je n'écris pas trop mal à présent ! Eh bien, je mettrai sur la table un papier où j'écri-

rai : « Nous sommes partis pour faire « un voyage de découvertes et nous « reviendrons ce soir. »

PAULINE.

C'est cela ! Oh ! comme nous nous amuserons ! Tu me réveilleras, n'est-ce pas ?

ARTHUR.

Oui, oui, sois tranquille. »

Notre petit garçon était si préoccupé de sa grande entreprise du lendemain, qu'il commença par oublier de faire sa prière. S'il l'avait faite, peut-être aurait-il été amené à se de-

mander si le bon Dieu approuverait ce qu'il voulait faire, et s'il n'était pas mal de s'enfuir ainsi en cachette de chez ses parents. Mais non, il ne pensa qu'à son grand projet, et y pensa tant qu'il ne dormit presque pas. A peine le jour parut-il, qu'il alla appeler sa sœur. Tous deux s'habillèrent bien doucement, afin de ne pas réveiller la bonne qui était dans la chambre voisine. Ils descendirent à la cuisine prendre deux gros morceaux de pain pour leur déjeuner ; puis, lorsque Arthur eut réussi à crayonner lisiblement son billet, ils partirent en courant de toutes leurs forces, de peur qu'on ne les rattrapât.

Lorsque nos deux enfants s'arrêtèrent tout essoufflés, ils se trouvèrent au milieu d'une prairie. Les oiseaux chantaient gaiement au-dessus de leurs têtes ; une quantité de charmantes marguerites et d'autres jolies fleurs relevaient leurs petites têtes mouillées par la rosée et semblaient heureuses de se réchauffer au soleil. Et Arthur et Pauline, étaient-ils heureux ?

Non ! car, lorsqu'ils se furent assez éloignés pour ne plus craindre d'être rattrapés et honteusement ramenés à la maison, ils commencèrent à entendre bien clairement au fond de leurs cœurs une petite voix qui leur criait sans cesse : « Ce que vous faites là

est mal, très-mal ! Vos parents vous ont souvent défendu de sortir seuls. Ils seront bien fâchés contre vous, et le bon Dieu, qui vous regarde du haut de ce beau ciel bleu, ne protégera certainement pas des enfants désobéissants. »

Pauline marchait toute sérieuse, sans seulement penser à cueillir les plus belles fleurs, lorsqu'elles se trouvaient sur son passage. D'ordinaire cependant son grand bonheur était de faire de jolis bouquets qu'elle rapportait à sa maman. Elle finit par proposer à son frère de faire seulement une petite promenade, puis de retourner à la maison. Mais Arthur sautait, chantait, sifflait et faisait tout

son possible pour s'étourdir et étouffer la petite voix ; aussi répondit-il assez rudement à sa sœur : « Non, non, à présent nous voilà partis, nous sommes libres, c'est pour toute la journée. D'ailleurs, si nous rentrons maintenant, on nous punira tout comme si nous ne revenions que ce soir. Tiens, voici là-bas une bonne petite place pour nous asseoir. Nous allons nous y reposer et manger notre pain. »

Après avoir fini leur frugal déjeuner, les enfants voulurent se mettre à jouer, mais rien ne les amusait. Ils essayèrent de bâtir une cabane, un fort ; mais au bout d'un moment ils y renoncèrent et se remirent en marche.

« O Arthur ! disait quelquefois Pauline, n'allons pas par là, il y a des chevaux, ils nous écraseraient ; » ou bien : « Regarde ce chien, il a l'air méchant ! Je crois qu'il veut nous mordre. Allons de l'autre côté.

ARTHUR.

Comme tu es poltronne aujourd'hui ! tu es plus brave que cela ordinairement.

PAULINE.

C'est qu'ordinairement je suis avec de grandes personnes, tandis qu'aujourd'hui....

5.

ARTHUR.

Comment! mademoiselle ma sœur! est-ce que vous ne me croyez pas assez fort pour vous protéger? Qu'il vienne seulement des brigands ou des loups, et tu verras comme je les chasserai avec mon gros bâton. »

Les morceaux de pain étaient mangés depuis longtemps, et les estomacs de nos petits enfants commençaient à crier après un autre repas. Arthur avait eu la précaution d'emporter sa bourse dans sa poche; mais encore fallait-il trouver un village, une boutique, pour pouvoir acheter quelque chose.

Après avoir marché un certain temps, on découvre le village. Nos voyageurs s'en vont le nez en l'air, examinant le peu de boutiques qui s'y trouvent.

Les gros pains du boulanger ne les tentent pas; la viande crue ne peut pas leur convenir; enfin ils découvrent, dans la montre d'un épicier, de vieilles galettes toutes grises de poussière. « Voilà ce qu'il nous faut, » dit Arthur; et il allait entrer pour les acheter, lorsqu'un homme ivre sort de la boutique, s'arrête devant les enfants en les regardant d'un air hébété, puis, saisissant Pauline par le bras en faisant un gros éclat de rire, il dit : « Elle est gen-

fille, cette petite ; je veux l'emmener avec moi. »

Pauline, très-effrayée, crie et se débat. Son frère, qui faisait tant le brave un instant auparavant, se cache vite derrière une porte. A force de se débattre, la petite finit par s'échapper des mains du vilain homme et se sauve à toutes jambes. Son frère la suit et tous deux courent sans oser seulement regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus.

Après cette aventure, Arthur commence à trouver qu'il est temps de retourner à la maison, et surtout qu'un bon dîner lui ferait grand bien. La difficulté est de retrouver son chemin. Il y a bien des paysans dans

les champs, qui pourraient le lui enseigner ; mais maintenant Pauline a une peur affreuse de tout le monde, et se met à pleurer quand son frère veut aborder quelqu'un.

Nos enfants se décident à marcher à peu près au hasard, dans la direction qu'ils croient celle de leur maison. De temps en temps, ils s'arrêtent épuisés de faim et de fatigue, puis marchent encore, puis se reposent, et toujours ainsi, jusqu'à ce que la nuit les surprenne.

Ils se trouvent alors auprès d'un petit bois et se décident à se blottir sous un buisson pour y dormir, car ils peuvent à peine se tenir sur leurs jambes.

Il a fait un fort beau temps toute la journée, mais maintenant la nuit est fraîche et le vent souffle au travers des arbres en faisant entendre un bruit lugubre.

Pauline se serre contre son frère et lui dit : « Arthur, tu parlais de loups, est-ce qu'il y en a ici ? »

ARTHUR.

Je crois que non. Il en vient bien quelquefois, mais seulement en hiver, quand il y a de la neige.

PAULINE.

Et nous sommes bien en été, n'est-ce pas ?

ARTHUR.

Oui, oui, petite poltronne. »

Au moment où mon brave disait ces mots, il pousse un cri d'effroi et s'élance hors du buisson. C'est qu'au-dessus de sa tête, dans les branches d'un arbre, venait de se faire entendre un épouvantable : Miaou ! « Je crois que c'est un tigre, » dit-il en tremblant. Sa frayeur lui faisait oublier qu'il y a encore moins de tigres que de loups dans nos pays. Miaou ! crie de nouveau une voix retentissante, et en même temps un gros oiseau s'envole lourdement. « Ce n'est qu'une chouette, dit Arthur bien soulagé.

— Elles ne sont pas méchantes les chouettes ? lui demanda la pauvre Pauline, qui jusque-là n'avait osé ni parler ni bouger. Elles n'emportent pas les petits enfants dans leur nid pour les dévorer, comme un grand oiseau dont j'ai vu l'image dans un livre ?

ARTHUR.

Oh ! non ; ce grand oiseau dont tu parles est une espèce de vautour qui ne se trouve que sur les hautes montagnes de la Suisse. Une chouette est tout au plus assez forte pour emporter un rat. Maintenant couche-toi bien près de moi et tâchons de dormir. »

En effet, la fatigue l'emportant sur la frayeur, ils tombèrent dans un profond sommeil et ne s'éveillèrent que quand le soleil vint les trouver dans leur petite cachette. Ils se lèvent tout engourdis et se mettent en marche, bien décidés cette fois à demander leur chemin à la première personne qu'ils rencontreraient.

A peine avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils virent venir vers eux le domestique de leur mère. « Méchants enfants ! leur dit celui-ci, j'ai passé la nuit à vous chercher. Vos parents sont dans une inquiétude affreuse ; votre mère en est malade de chagrin.

— Oh ! courons vite la trouver, dit Pauline.

ARTHUR.

Ne nous gronde pas, François, nous sommes assez punis. Si tu savais comme nous avons eu faim et froid cette nuit !

PAULINE.

Et peur donc ! il n'y a pas de danger que nous ayons envie de recommencer. Nous avons bien vu que nous étions trop jeunes pour pouvoir nous passer de grandes personnes. »

Les parents, bien heureux de revoir leurs chers trésors, trouvèrent aussi qu'ils avaient été assez punis. et cherchèrent seulement à leur faire

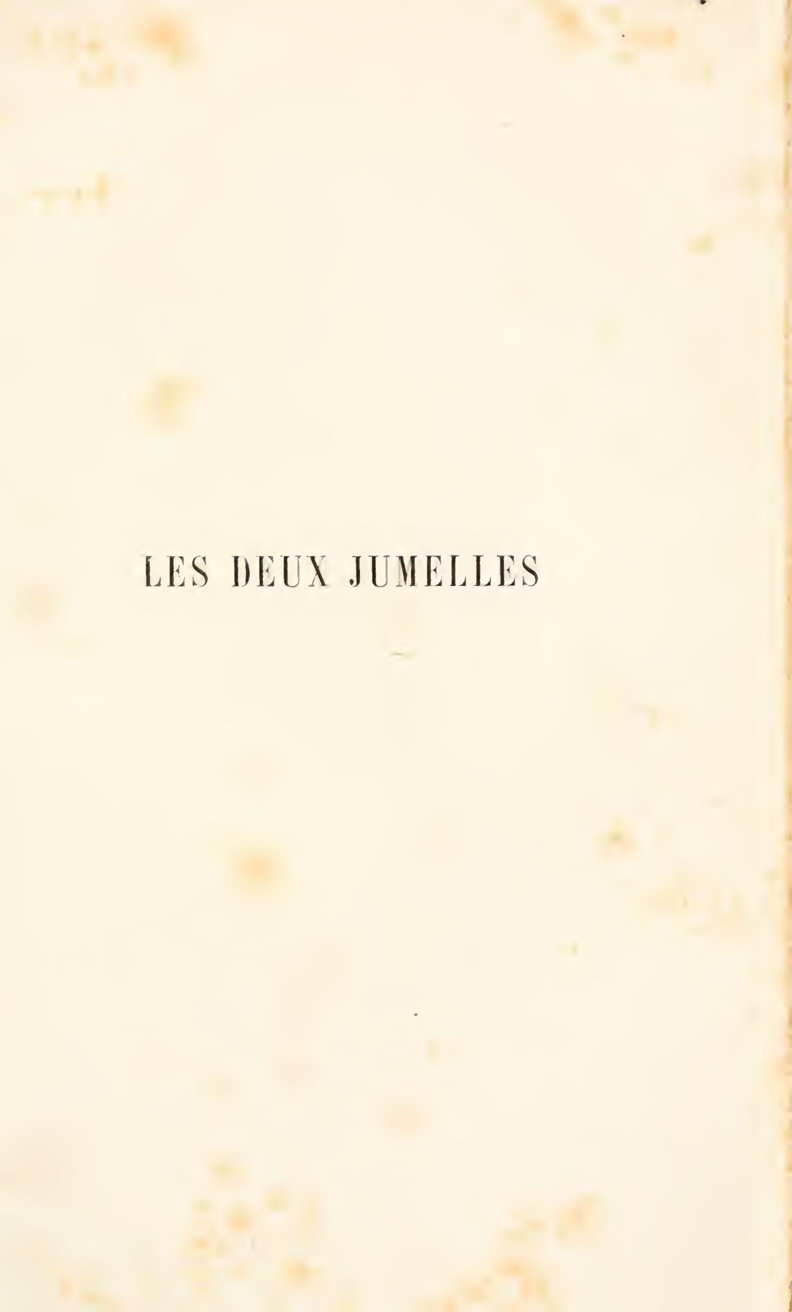


J'ai passé la nuit à vous chercher. (Page 89.)

bien comprendre toute la gravité de leur faute ; mais le bon Dieu, que les enfants offensent toujours lorsqu'ils se conduisent mal, envoya à Arthur et à Pauline un châtiment que ni les soins ni la tendresse de leur bonne mère ne purent leur épargner. Ils avaient pris froid pendant cette nuit passée en plein air, et ils tombèrent malades tous les deux.

Pendant six semaines, ils furent obligés de rester enfermés dans leur chambre, sans pouvoir ni courir dans le jardin, ni jouir des belles fleurs et du beau soleil qu'ils aimaient tant.





LES DEUX JUMELLES



6



« Qu'as-tu donc à pleurer ainsi ? » lui demande Lucile. (Page 103.)

LES DEUX JUMELLES

Madame Dormeuil avait deux petites filles jumelles, dont l'une se nommait Fanny et l'autre Lucile. Savez-vous ce que c'est que des jumelles ou des jumeaux, mes enfants? Ce sont deux petites sœurs ou deux petits frères qui sont nés le même jour.

Fanny et Lucile se ressemblaient extrêmement. Elles avaient la même taille, les mêmes cheveux, les mêmes yeux, et si vous les voyiez au moment où elles sortent le matin de leur chambre, bien propres et bien arrangées, en se tenant par la main pour aller embrasser leur maman, vous ne pourriez pas distinguer laquelle est Lucile et laquelle est Fanny.

Mais au moment où commence notre histoire, elles sont déjà levées depuis longtemps, et jouent dans le jardin. Voyez-les, là, sous ce berceau de verdure, chacune avec sa poupée dans les bras ; elles ne se ressemblent plus autant maintenant. Fanny a toujours ses cheveux bien lissés, ses

mains bien propres, son tablier bien banc, tandis que Lucile a ses boucles blondes qui lui pendent sur les yeux, parce qu'elle a perdu les peignes qui les retenaient ; elle a une robe sale et décousue, des souliers détachés dont les cordons traînent, et des bas qui lui tombent sur les talons. C'est que nos deux sœurs, si semblables pour la figure, sont fort différentes pour le caractère. Fanny est douce, raisonnable et rangée, tandis que Lucile est vive, étourdie, et si peu soigneuse qu'on l'a surnommée mademoiselle Désordre. Madelon, la poupée de Lucile, est encore plus mal arrangée que sa petite maman. Elle a des vêtements en lambeaux,

les pieds nus, sa perruque à moitié arrachée et un visage tout pâle, parce qu'elle est restée toute une journée au soleil. Il paraît aussi que cette jeune personne est assez mal élevée, car Lucile est obligée de la mettre à chaque instant en pénitence, tandis que Zélie, la poupée de Fanny, se tient bien droite et bien sage à côté de sa petite maman, qui est occupée à lui tresser une couronne de marguerites.

Tout à coup, Lucile, qui vient de mettre pour la cinquième fois la turbulente Madelon dans le petit coin, s'écrie : « Fanny, n'entends-tu pas quelqu'un pleurer? par là, du côté de la ruelle !

— C'est vrai, répond Fanny. Allons vite à la petite barrière pour voir ce que c'est. Mais prends donc ta poupée, tu l'oublieras.

— Je reviendrai la chercher, » dit Lucile qui est déjà loin.

Arrivée à la porte, elle regarde et aperçoit sur le chemin une petite paysanne qui se désolait en regardant un panier renversé à ses pieds.

« Qu'as-tu donc à pleurer ainsi? lui demande Lucile.

LA PETITE PAYSANNE.

Hélas! Mademoiselle, je suis bien malheureuse. Maman m'avait donné ce panier d'œufs pour les porter à la

ville, à une marchande qui devait me les payer. Je me suis laissée tomber, et voyez, ils sont tous cassés.

LUCILE.

Ta maman est donc bien sévère, que tu te désoles tant de cet accident? Te grondera-t-elle beaucoup?

LA PETITE PAYSANNE.

Si elle ne faisait que me gronder, cela ne serait rien ; mais elle va me battre bien fort et me faire coucher sans souper dans un grenier tout noir. Il m'est déjà arrivé une fois de casser des œufs, et maman m'a dit

que ce serait ainsi qu'elle me punirait, si je recommençais. Cependant, je vous assure que ce n'est pas ma faute. Il y a une corde là, cachée dans l'herbe, qui m'a accroché les pieds et m'a fait tomber.

LUCILE.

Une corde ! Voyons donc ! Ah ! c'est ma corde à sauter. Hier, je m'amusais à la faire tourner, elle m'a échappé et a été tomber de l'autre côté de la barrière. Ensuite, j'ai joué à autre chose, et j'ai oublié de l'aller chercher. Je suis bien fâchée d'être la cause de ce qui t'arrive, ma pauvre petite. Si seulement je pouvais te

payer les œufs! Combien devais-tu les vendre?

LA PETITE PAYSANNE.

Trois francs, Mademoiselle.

LUCILE.

Hélas! je n'ai pas tant d'argent. J'ai à peine quelques sous.

FANNY.

Attendez un peu; moi je vais chercher les trois francs. »

Madame Dormeuil donnait chaque semaine une petite somme d'argent à

ses filles ; mais dans l'espoir de corriger Lucile de son manque d'ordre, elle avait exigé qu'elle payât tous les petits objets qu'elle perdait ; aussi la pauvre fille, loin d'avoir de l'argent, en devait-elle souvent à sa mère, tandis que Fanny, au contraire, avait toujours sa bourse fort bien garnie.

Comme la petite paysanne fut joyeuse, quand Fanny lui remit l'argent, et comme elle la remercia en lui disant que soir et matin elle prierait le bon Dieu de rendre heureuse sa chère petite demoiselle ! Quant à Lucile, elle était toute triste et toute mécontente d'avoir été la cause du chagrin de la petite et de n'avoir pu rien faire pour la consoler.

Elle retourne à la maison d'assez mauvaise humeur et sans penser le moins du monde à la pauvre Madelon, toujours en pénitence derrière un buisson.

Le lendemain matin, en entrant dans la chambre des deux petites, la bonne leur dit : « Voilà un beau bouquet de muguet qu'une petite paysanne a apporté tout à l'heure, en disant que c'était pour la bonne petite demoiselle. Savez-vous à laquelle de vous deux il est destiné ? » Lucile baissa la tête et ne dit rien. Fanny prit le bouquet et, après en avoir respiré l'odeur délicieuse, elle dit : « Cette brave petite fille, elle a dû se lever de bien bonne heure ce matin,

pour aller dans le bois me cueillir ces fleurs, et cela par un temps affreux. Regarde, il pleut à verse.

LUCILE.

Comme c'est ennuyeux! nous ne pourrons pas jouer au jardin aujourd'hui. Nous ne saurons à quoi nous occuper.

FANNY.

Il y a bien de jolis jeux pour s'amuser à la maison. Nous jouerons aux poupées, nous ferons les petites dames. Tiens, voilà Zélie qui se réveille. A présent que je suis prête,

je vais lui faire sa toilette. Madelon est-elle habillée ?

LUCILE.

Madelon ! Je ne sais pas trop où elle est. Où ai-je donc pu la mettre ? Ah ! je me rappelle, je l'ai oubliée hier dans le jardin. O ma pauvre poupée ! et il pleut si fort ! Vite, mon parapluie pour aller la chercher. »

Hélas ! la pauvre Madelon ne valait plus la peine d'être rapportée à la maison. Son corps et ses vêtements étaient si couverts de terre détrempée, qu'on n'en voyait plus la couleur ; et quant à sa tête, lorsque Lucile voulut la toucher, elle s'écrasa entre

ses doigts comme de la bouillie. Il fallut se résigner à la jeter au fumier et ensuite se passer de poupée, car la maman ne voulut pas la remplacer.

Il y avait déjà quelques jours que cet accident était arrivé, lorsque madame Dormeuil dit à ses filles : « Je viens de recevoir une lettre de votre tante d'Angleterre, qui m'annonce qu'elle va venir passer quelques semaines avec nous.

FANNY.

Quel bonheur ! Notre bonne tante qui nous aime tant et nous raconte de si belles histoires !

LUCILE.

J'espère bien qu'elle nous apportera quelques beaux joujoux. Comme je serais contente si elle me donnait une poupée ! C'est bien ennuyeux de n'en pas avoir. »

Le jour de l'arrivée de cette chère tante, nos deux petites étaient si impatientes, qu'elles montèrent de très-bonne heure pour se faire habiller, quoiqu'on leur eût dit qu'elle ne pourrait être là avant l'heure du dîner.

On leur mit à chacune une jolie robe de barége rose toute neuve, et, après s'être bien admirées, elles de-

mandèrent à leur mère la permission de se promener un peu dans le jardin.

« J'ai bien peur que vous ne vous déchiriez ou ne vous salissiez, si vous jouez dans le jardin, répondit la maman.

LUCILE.

Oh ! non, maman. Sois tranquille, nous prendrons le plus grand soin de nos robes.

FANNY.

D'ailleurs, nous ne jouerons pas, nous nous promènerons seulement en

nous donnant le bras comme deux petites dames.

LA MAMAN.

Eh bien, allez, puisque vous promettez d'être raisonnables. »

En effet, pendant toute une demi-heure, on se conduisit comme de jeunes personnes de vingt ans. Mais tout à coup voilà un magnifique papillon qui vient voler presque sur le bout du nez de Lucile, comme si le petit malin voulait la tenter. Elle ne résiste pas à l'envie de l'attraper, et se met à le poursuivre.

« Prends donc garde, lui criait Fanny, tu as promis de ne pas jouer.

— Oh ! ce n'est pas un jeu, répond mon étourdie, et je le tiendrai bientôt. »

Le papillon passe au milieu d'une plate-bande; Lucile, pour le joindre plus tôt, veut sauter par-dessus un petit rosier. Mais, hélas ! sa jolie robe s'accroche et la voilà fendue du haut en bas.

« Que vais-je faire? s'écrie-t-elle tout en pleurs. Maman va bien sûr me punir, et cela le jour de l'arrivée de ma tante. Que je suis malheureuse !

— Écoute, lui dit la bonne Fanny, qui était aussi désolée qu'elle : tu sais que, quand je déchire quelque chose, on ne me gronde pas beau-

coup, parce qu'on sait que je suis soigneuse et qu'on pense que ce n'est pas arrivé par ma faute. Eh bien! si tu veux, nous allons aller dans le petit pavillon, et nous changerons de robe. Comme cela, on croira que c'est moi qui ai déchiré la mienne, et on ne te punira pas. »

Lucile accepte. Elles font le changement et retournent à la maison.

LA MAMAN.

Comment, Fanny, toi si soigneuse ordinairement, tu as déchiré toute ta robe, et cela après m'avoir tant promis d'être tranquille? Ce n'est pas bien, mademoiselle. Pour vous punir,

vous dînerez toute seule dans votre chambre, et vous ne verrez votre tante que demain.

A ces paroles sévères, Lucile, qui s'attendait seulement à voir sa sœur un peu grondée, se jette dans les bras de sa mère et lui dit : « Ne punis pas Fanny, car c'est moi qui ai déchiré ma robe, et elle a voulu me donner la sienne pour que je ne sois pas punie.

MADAME DORMEUIL.

Mes enfants, vous êtes coupables toutes les deux : toi, Fanny, pour avoir voulu tromper ta mère, car, quoique ton intention fût bonne, rien n'excuse

une tromperie; et toi, Lucile, parce que tu es retombée dans ton terrible défaut, et surtout parce que tu as consenti à faire gronder ta sœur à ta place. Cependant ton prompt aveu t'excuse un peu, et pour cette fois je ne vous punirai sévèrement ni l'une ni l'autre. Allez dîner dans votre chambre et changez de robes. Ce soir vous pourrez voir votre tante, et même je ne parlerai pas de ce qui s'est passé. »

Cette tante était fort riche et n'avait pas d'enfants; elle aimait extrêmement ses deux petites nièces. Elle les prit sur ses genoux, les embrassa bien tendrement et leur dit : « Mes chères



Cette tante était fort riche. (Page 118.)

petites, je vous ai apporté quelque chose de bien joli. Mais, comme ce sont des objets qui ont coûté beaucoup d'argent et beaucoup de travail, je ne voudrais pas vous les donner pour les voir tout de suite perdus ou gâtés. J'attendrai donc huit jours, afin de pouvoir juger si vous êtes assez soigneuses pour les mériter. »

Pendant deux jours, Lucile fut presque aussi rangée que sa sœur, tellement elle avait envie d'avoir le beau joujou ; mais ses mauvaises habitudes ne tardèrent pas à prendre le dessus, et elle redevint plus négligente que jamais.

Lorsque les huit jours furent écoulés, la tante les fit venir dans sa

chambre. Les yeux des deux petites tombèrent immédiatement sur deux belles poupées de cire, en costume de voyageuses; elles avaient un manteau par-dessus leurs robes de soie noire, un chapeau, un parapluie à la main et un sac de nuit au bras. Chacune de ces demoiselles était assise sur une grande malle de voyage.

« Examinez le contenu des malles et des sacs de nuit, dit la tante à Fanny et à Lucile, puis vous viendrez me parler. »

Les petites furent émerveillées de tout ce qu'elles trouvèrent dans chaque malle. C'était un trousseau complet pour chacune des deux voyageuses. Il y avait six chemises, six jupons

et autant de pantalons presque tous brodés ou garnis de dentelle ; des cols, des manches, des bonnets, des bas, des robes, des tabliers, jusqu'à un manchon et une ombrelle, tout cela parfaitement fait. Dans le sac de nuit se trouvaient plusieurs paires de souliers, des peignes, des brosses, des éponges, le bonnet de nuit et même les robes de chambre de ces demoiselles.

« Eh bien, mes enfants, avez-vous tout vu? dit la tante. Venez ici maintenant et regardez ces objets que j'ai là sur mes genoux. La plupart sont gâtés, et tous je les ai trouvés dans des endroits où ils n'auraient pas dû être. Vous comprenez que je ne puis

pas donner la poupée et le beau trousseau à la petite fille qui a montré si peu de soin, parce qu'elle laisserait également traîner ces jolis vêtements, qui seraient tous perdus en bien peu de temps. Voyons, à qui est ce dé que j'ai trouvé dans le sable du jardin? ces ciseaux qui étaient sur l'escalier? ce mouchoir déchiré qui pendait aux branches d'un rosier? cette ombrelle cassée et ce chapeau dont les rubans sont décousus?

— A moi, répondit chaque fois Lucile, toute rouge et les yeux baissés.

— Pauvre petite poupée! continua la tante; elle était si contente de débarquer en France! Il faudra donc qu'elle retourne en Angleterre avec

moi. Prends la tienne, Fanny, car je suis bien sûre que tu la soigneras comme si c'était un enfant. »

Fanny se précipite dans les bras de sa tante et lui dit : « Oh ! ma chère tante ! je t'assure que je n'aurai aucun plaisir à jouer avec ma poupée, si Lucile n'en a pas une aussi. Je t'en prie, accorde-lui un mois pour voir si elle ne se corrigera pas. Si, au bout de ce temps, elle est devenue soigneuse, tu nous donneras à chacune notre poupée ; sinon, j'aime mieux ne pas en avoir non plus. »

La tante l'embrassa tendrement et lui accorda ce qu'elle demandait.

Cette fois, Lucile prit la ferme résolution de se corriger, d'abord parce

qu'elle avait vu tous les inconvénients de son défaut et combien de chagrins il lui causait, et ensuite parce qu'elle tenait beaucoup à ne pas priver sa sœur, toujours si bonne pour elle, de sa belle poupée.

Avec l'aide de Fanny, qui l'avertissait souvent de ce qu'elle devait faire, elle arriva au bout du mois sans qu'on pût lui reprocher une seule négligence, et la bonne tante fut bien heureuse de pouvoir remettre les deux jeunes voyageuses à ses nièces bien-aimées.



LA COLÈRE



Le médecin dit que l'on pourrait descendre le malade au jardin. (Page 139.)

LA COLÈRE

Robert et Henri avaient chacun un petit carré de jardin qu'ils cultivaient avec beaucoup de soin. Martin, le jardinier, leur donnait souvent des plantes ou des graines et leur montrait la manière de les mettre en terre et de les soigner.

Henri avait déjà eu plusieurs fois le plaisir de cueillir, dans ses propres bordures, de petits bouquets de violettes. Il les entourait bien joliment de feuilles vertes, les attachait avec un fil, et allait les offrir à sa chère maman.

Celle-ci remerciait son petit garçon par un baiser, et mettait les fleurs dans un vase sur sa table à ouvrage.

Quant à Robert, le jour même où commence notre histoire, il avait trouvé dans son jardin quatre grosses fraises parfaitement mûres. Comme il n'était pas gourmand, il ne les dévora pas tout de suite, ainsi que bien d'autres petits garçons l'auraient fait. Il les cueillit et les posa délicatement

sur une grande feuille, en disant. « Il y en a justement une pour maman, une pour papa, une pour toi, Henri, et je mangerai la plus petite, afin de savoir si elles sont bonnes, car je n'en ai pas encore goûté cette année. »

Quelques instants après, Martin appela les deux petits garçons pour leur donner quelques plantes de reines-marguerites à repiquer dans leurs jardins.

Nos petits jardiniers furent tout joyeux à l'idée d'avoir de si belles fleurs. Ils les plantèrent, puis ils voulurent les arroser, car la terre était très-sèche.

« Dépêche-toi, Henri, dit Robert.

Tu sais que mon arrosoir est tout brisé ; il faut que j'attende que tu aies fini pour me servir du tien. »

Henri, un peu taquin, au lieu de se dépêcher, va aussi lentement qu'il peut, arrose goutte à goutte, et, quand il a donné assez d'eau à ses reines-marguerites, il prétend que toutes ses autres plantes ont soif aussi.

Robert s'impatiente, s'irrite, lui dit des injures et finit par se mettre dans une violente colère, ce qui lui arrivait souvent quand on le contrariait.

Au moment où Henri allait encore une fois chercher de l'eau, il s'élance sur lui comme un furieux, veut lui

arracher l'arrosoir, le pousse, le frappe, et le jette par terre avec tant de violence, que le pauvre Henri pousse un cri terrible. On accourt de la maison, on le relève ; mais, hélas! il est tombé si malheureusement qu'il s'est cassé la jambe. Il faut le porter sur son lit et faire venir un médecin qui le fait horriblement souffrir en lui mettant un appareil.

Pendant ce temps, le malheureux Robert était dans la chambre voisine, la figure cachée sur un fauteuil et cherchant à se boucher les oreilles, afin de ne pas entendre les cris de son pauvre frère, car ils lui déchiraient le cœur. Oh ! comme il voudrait maintenant ne s'être pas mis en colère !

Mais les regrets sont inutiles. Un seul moment d'impatience a causé d'horribles souffrances à son cher Henri et obligera ce pauvre enfant à rester bien longtemps sans bouger, sans pouvoir faire usage de ses agiles petites jambes.

Il était encore occupé de ces tristes pensées, lorsque sa mère vint le trouver. Aussitôt il se jette dans ses bras, lui raconte comment ce malheureux accident est arrivé, et combien il a de chagrin d'en avoir été la cause !

« Tu vois, mon cher enfant, lui dit sa mère, combien il est dangereux, combien il est coupable de se livrer à la colère. Tu n'es qu'un faible enfant, et cependant tu as fait

un mal affreux à ton frère. Si tu avais été un homme fort et vigoureux, tu l'aurais peut-être tué. Pense alors à ce qu'auraient été tes regrets et tes remords, puisque tu es déjà si malheureux maintenant. J'espère au moins que cette leçon te corrigera et que tu ne te laisseras plus jamais aller à tes emportements. A présent tu peux, jusqu'à un certain point, réparer tes torts, en nous aidant à soigner et à amuser le pauvre Henri pendant qu'il ne pourra pas marcher. »

Cette idée rendit un peu de courage à Robert, et, depuis cet instant, il mit tous ses soins à inventer des distractions pour son frère. Tantôt il

lui racontait de jolies histoires, et tantôt il lui faisait des découpures de cartes ou des dessins. Si Henri demandait quelque chose, vite il le lui donnait. Il était toujours prêt à jouer aux jeux qu'Henri aimait le mieux et à faire toutes ses volontés.

Quelquefois le petit malade disait : « Que je voudrais voir mon jardin ! Je suis sûr que mes pauvres plantes meurent de soif et qu'elles sont étouffées par une quantité de mauvaises herbes. Quand je pourrai me lever, je le trouverai comme un désert. »

Robert ne disait rien ; mais, chaque matin, il se levait une heure plus tôt qu'à l'ordinaire pour aller soigner le jardin de son frère. Il ratissait les

allées, ôtait les mauvaises herbes et arrosait avec tant de zèle, qu'il était impossible de voir un petit coin de terre plus propre et mieux arrangé.

Avec l'aide de Martin, il y fit un banc de gazon, afin que son frère pût se reposer quand il commencerait à marcher.

Enfin, ce moment si longtemps attendu et tant désiré arriva. Le médecin dit que le lendemain on pourrait descendre le petit malade au jardin. Robert, bien joyeux, court examiner si tout est en ordre dans sa chère plate-bande. Tout est bien propre, seulement il trouve qu'il n'y a pas assez de fleurs. Il va chercher Martin et lui demande s'il n'est pas possible

de faire ouvrir un peu plus vite les boutons des rosiers et des œillets.

MARTIN.

Non, monsieur Robert, cela n'est pas possible. Il n'y a que Dieu qui ait ce pouvoir-là. Mais vous pourriez acheter quelques plantes toutes fleuries et les mettre dans le jardinet de votre frère.

ROBERT.

C'est cela! c'est cela! quelle bonne idée tu as! Dis-moi vite où je puis aller en acheter.

MARTIN.

Aujourd'hui il est trop tard ; mais demain, c'est marché aux fleurs à la ville. Si votre maman le permet, je vous y mènerai et vous y trouverez tout ce qu'il vous faudra. Seulement je vous avertis que je pars à cinq heures du matin. Pourrez-vous vous lever sitôt que cela ?

ROBERT.

Oh ! certainement. Je cours demander à maman si elle veut me le permettre. »

La maman accorde la permission,

et avant cinq heures, le petit garçon était déjà sur le pas de la porte à attendre Martin. Celui-ci ne tarde pas non plus à paraître, tenant par la bride un âne avec des paniers dans lesquels on doit mettre les pots de fleurs. Robert se perche sur l'animal, et, tout en chantant et bavardant avec Martin, la route est bientôt faite. Comme le marché aux fleurs lui paraît joli ! comme c'est brillant ! et quel embarras d'avoir à choisir entre tant de belles plantes ! Enfin il se décide pour un rosier, un jasmin, un lis et un fuchsia, tous bien fleuris.

On se hâte de revenir pour avoir le temps de les planter.

A peine Robert avait-il mis la der-

nière pelletée de terre qu'on apporte son frère.

Qu'il est content, ce pauvre Henri, après avoir été si longtemps enfermé, de pouvoir respirer le grand air, sentir le parfum des fleurs et entendre le chant des oiseaux! Et, quand il arrive à son petit jardin, quelle surprise, quelle joie! « Que de belles fleurs! dit-il, et quel charmant petit banc! Comme c'est bien soigné! Est-ce vraiment Robert qui a fait lui-même tout cela? Et les deux frères s'embrassèrent tendrement.

« Savez-vous, disait encore Henri, que maintenant je suis presque content d'avoir eu la jambe cassée? Sans cet accident, je ne serais pas si heu-

reux aujourd'hui, je ne jouirais pas tant de tout ce qui m'entoure.

— Et moi, dit la maman, je bénis Dieu de m'avoir envoyé cette épreuve, qui d'abord m'avait paru bien grande ; car elle a eu pour résultat de corriger mon Robert, pour toujours, j'espère, de son terrible défaut ; elle m'a montré combien d'affection mes chers enfants ont l'un pour l'autre, et enfin je pense qu'elle aura aussi fait perdre à mon petit Henri la mauvaise habitude de taquiner son frère. »



IL Y A PLUS DE PLAISIR

A DONNER QU'A RECEVOIR



Qu'est-ce qu'il a donc ton frère? (Page 151.)

IL Y A PLUS DE PLAISIR

A DONNER QU'A RECEVOIR

Trois enfants, Victoire, Charlotte et Raymond, se promenaient avec leur bonne par une froide matinée du commencement de décembre.

Ils parlaient gaiement entre eux du nouvel an qui approchait et des étrennes qu'ils comptaient recevoir.

« Maman m'a promis une belle boîte à ouvrage avec tout ce qu'il faut pour coudre, disait Victoire.

— Et à moi, une belle poupée, reprenait Charlotte. Tu m'aideras à l'habiller, n'est-ce pas, petite sœur ?

— Moi, ajoutait le petit Raymond, j'aurai un beau cheval de bois avec une selle et une bride. Il aura l'air presque vivant. Quelles belles promenades je ferai sur son dos ! Mais aussi je le soignerai bien. Tous les jours je le brosserai et lui donnerai de la bonne herbe fraîche que j'irai cueillir dans le jardin. »

Tout en bavardant ainsi, nos enfants étaient arrivés tout près d'une misérable petite chaumière. Ils s'ar-

rètent tous les trois en même temps, en entendant des pleurs et des cris déchirants qui partaient de l'intérieur de la maisonnette.

Leur bonne, qui était restée en arrière, les ayant rejoints, ils la prièrent de s'informer de ce que c'était. Elle ouvrit la porte, et ils aperçurent deux enfants à demi nus : un petit garçon de deux à trois ans, c'était lui qui pleurait, et une petite fille de huit ans qui cherchait à le calmer.

LA BONNE.

« Qu'est-ce qu'il a donc ton frère, ma petite ?

LA PETITE FILLE.

Oh ! Mademoiselle, il a faim ! J'ai beau lui dire que je n'ai pas de pain, il se fâche parce que je ne lui en donne pas.

LA BONNE.

Où sont vos parents ?

LA PETITE FILLE.

Nous n'avons plus de papa, et maman est partie ce matin pour aller en journée. Elle reviendra ce soir et nous apportera à souper. Elle n'avait

pas d'argent et ne nous a rien laissé à manger. Cela paraît bien long jusqu'à huit heures, quand on a faim. Si je pouvais au moins mener promener Paul, cela lui ferait prendre patience ; mais voyez, Mademoiselle, nous sommes si mal habillés; nous n'avons même pas de sabots; nous gèlerions dehors.

VICTOIRE.

Comment t'appelles-tu, ma pauvre petite ?

LA PETITE FILLE.

Madeleine, Mademoiselle.

Eh bien, Madeleine, attends un instant, j'ai quelques sous dans ma poche, je vais vite vous acheter du pain. »

Les enfants, suivis de leur bonne, coururent au premier boulanger, et réunirent tous les sous qu'ils avaient sur eux pour acheter un grand pain ; à cette vue, le petit Paul sécha ses larmes, jeta des cris de joie et sauta de bonheur.

A peine furent-ils de retour à la maison, que nos trois petits amis se précipitèrent vers leur mère et commencèrent tous à la fois à lui parler

des pauvres petits enfants. Lorsqu'elle eut réussi à comprendre de quoi il était question, la maman leur dit :

« J'irai les voir, je procurerai du travail à leur mère, et je leur donnerai un pain de temps en temps ; mais, quant à les habiller complétement, comme vous me le demandez, cela ne m'est pas possible. Nous ne sommes pas riches, mes chers enfants ; je dépense beaucoup pour vous et n'ai pas, dans ce moment, d'argent dont je puisse disposer pour cela.

CHARLOTTE.

Oh ! maman, ils sont si déguenillés ! S'ils étaient mieux habillés, ils

pourraient aller à l'école apprendre à lire, au lieu de rester toute la journée tout seuls dans cette triste cabane.

LA MAMAN.

Ce serait, en effet, un grand bonheur pour eux, et je regrette vivement de ne pouvoir le leur procurer. »

Les enfants se retirèrent fort tristes, et, pendant toute la soirée, ils ne parlèrent que de leurs petits protégés et de la manière dont ils pourraient leur être utiles.

« Écoute, ma sœur, dit tout à coup Victoire, j'ai une idée. Si nous

priions maman de nous donner l'argent qu'elle comptait employer à nous acheter nos étrennes, je suis sûre qu'elle y consentirait, et nous pourrions alors acheter tout ce qu'il faut pour habiller Madeleine et son petit frère.

CHARLOTTE.

J'aurais pourtant bien aimé d'avoir une belle poupée ; mais Madeleine a plus besoin d'une robe que moi d'un joujou. Je puis bien encore jouer avec ma vieille poupée sans tête. Et toi, Raymond, qu'en penses-tu ? veux-tu renoncer à ton cheval ?

RAYMOND.

Cela me fait bien un peu de peine ; mais ce pauvre petit Paul avait les pieds tout rouges de froid : il lui faut absolument des bas et des sabots. Oui, c'est décidé. Adieu, mon beau cheval ! Je galoperai très-bien sur un manche à balai. »

La maman, bien heureuse d'avoir des enfants si compatissants, les embrassa tendrement quand ils vinrent lui faire leur proposition, et, dès le lendemain, elle conduisit ses filles chez des marchands où elles achetèrent de bonnes étoffes chaudes pour faire une robe, une blouse et un pan-

talon ; du calicot pour des chemises, et enfin des bas, des chaussons et des sabots.

Dès qu'elles furent de retour à la maison, nos deux petites filles s'établirent près de la fenêtre, comme de petites ouvrières, et se mirent très-activement à coudre les vêtements que leur mère avait taillés.

« Quel dommage que je ne sache pas coudre ! disait Raymond. Je ne puis plus rien faire pour nos petits enfants.

CHARLOTTE.

Tu leur sacrifies ton cheval, c'est déjà très-beau. Si tu savais bien lire, tu pourrais nous faire la lecture pen-

dant que nous travaillons; cela nous amuserait et nous ferait avancer bien plus vite.

RAYMOND.

Malheureusement je ne lis pas assez bien. Savez-vous ce que j'ai envie de faire? Je veux garder, chaque jour, la galette qu'on me donne pour mon goûter. Quand vos vêtements seront finis, j'en aurai une provision que Madeleine et Paul seront bien contents de manger.

VICTOIRE.

Tes galettes seront vieilles et ne vaudront plus rien. Demande plutôt

à maman de te donner les sous qu'elles coûtent, et alors tu auras de quoi acheter un bon dîner à ces pauvres gens.

RAYMOND.

C'est cela, c'est cela. Le pain me paraîtra bien meilleur que ma galette, quand je penserai au plaisir qu'ils auront à manger leur bon dîner. »

Grâce à la maman, qui aida un peu les petites ouvrières, les vêtements se trouvèrent finis pour le jour de l'an.

Le matin de ce grand jour, après avoir embrassé bien tendrement leurs

parents, les enfants envoyèrent la bonne chercher leurs protégés. Madeleine et Paul arrivèrent, tout intimidés de se trouver dans une si belle maison.

Les petites sœurs s'emparèrent d'eux et commencèrent par bien les peigner et les laver.

Les pauvres petits se regardaient l'un l'autre sans oser rien dire. Mais comme leurs figures prirent une expression joyeuse lorsqu'ils virent qu'on leur mettait tous ces beaux habillements neufs !

CHARLOTTE.

Allons, mon petit Paul, voilà votre

toilette faite. Regardez dans la glace comme vous êtes beau !

PAUL.

Oh ! mais ce n'est pas petit Paul, ce beau monsieur-là !

MADELEINE.

C'est bien vrai, Mademoiselle, qu'on ne le reconnaît plus. Comme il est joli ! Que maman sera fière de le voir comme ça ! Et moi donc ! j'ai l'air d'une demoiselle. J'ai envie de me faire une belle révérence quand je me vois dans cette grande glace.

A présent, mes enfants, venez vous montrer à papa et à maman.

Lorsque la maman eut admiré leur bonne mine, elle les engagea à s'asseoir près de la table et leur fit servir à chacun une bonne tasse de café au lait et de la brioche.

Paul mangea avec avidité tout ce qu'on lui servit, tandis que Madeleine rompit proprement la moitié de sa brioche et voulut la mettre dans sa poche.

« Est-ce que tu n'as plus faim ? lui demanda Victoire.

MADELEINE.

Oh! que si; mais c'est si bon! Je veux que maman y goûte aussi.

VICTOIRE.

Mange ton morceau, ma petite; en voici un autre que nous porterons à ta mère. Venez maintenant, nous allons vous reconduire chez vous. »

Raymond se charge d'un grand panier qu'il peut à peine porter, et on se rend chez la pauvre mère, qui commençait à s'inquiéter de l'absence de ses enfants. Elle fut si heureuse

en les voyant revenir si bien habillés qu'elle en pleurait de joie.

Raymond ouvrit son panier et en tira un gros morceau de viande froide, une bouteille de vin, des pommes et une grosse brioche.

« C'est moi qui vous donne cela, dit-il, et aussi les chaussons et les sabots. »

En disant ces mots, il ne songeait guère à regretter son cheval, et il était presque aussi joyeux que le petit Paul, qui chantait en sautant tout autour de la chambre.

En rentrant à la maison, nos trois enfants se jetèrent dans les bras de leur mère, en lui disant : « Que nous sommes heureux et quel beau nouvel an !

LA MAMAN.

N'oubliez jamais cet instant, mes chers enfants. Rappelez-vous toute votre vie ce dont vous avez fait l'expérience aujourd'hui : c'est qu'il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir. Pour vous montrer que c'est bien ainsi que je pense, j'ai renoncé à une robe que votre père voulait me donner, afin de pouvoir vous acheter vos étrennes. Regardez derrière ce rideau ; vous y trouverez la boîte à ouvrage, la poupée et le cheval que vous désiriez tant. »



LA

POUPÉE DE LA FOIRE



Elle voit un pauvre petit garçon estropié. (Page 178.)

LA

POUPÉE DE LA FOIRE

« Oh ! que je m'ennuie ! disait un jour la petite Eugénie à sa mère.

LA MÈRE.

Tu t'ennuies, ma chère enfant ! et pourtant tu es entourée de charmants joujoux.

EUGÉNIE.

C'est vrai, maman ; j'ai des joujoux, mais je suis toujours seule pour m'en amuser. Je n'ai ni sœur, ni frère, ni cousine, ni amie. Je t'assure que je ne suis pas heureuse.

LA MAMAN.

Ma chère Eugénie, comment peux-tu dire cela ? Tu n'es pas heureuse ! Et Dieu t'a comblée de tant de biens. Réfléchis un peu à tout ce que tu as reçu de lui. D'abord de bons parents, qui non-seulement t'aiment tendrement et cherchent sans cesse à te faire plaisir, mais qui, de plus, ont assez

de fortune pour te procurer un joli logement, de beaux vêtements, une nourriture délicate, en un mot, tout ce dont tu as besoin. Ensuite, ne jouis-tu pas aussi d'une bonne santé? Tu as de bons bras, de bonnes jambes, de bons yeux. Pense à tant de pauvres enfants qui n'ont rien de tout cela, ou qui ne possèdent qu'une partie de ces biens, et tu n'oseras plus dire que tu n'es pas heureuse.

EUGÉNIE.

Je n'y avais pas réfléchi, ma petite maman ; mais, dis-moi, ce n'est pourtant pas mal de désirer une petite sœur ou une amie, et je puis bien

prier le bon Dieu de m'en envoyer une.

LA MAMAN.

Oui, tu peux adresser cette prière à ton Père céleste ; mais il faut que tu tâches de te convaincre que, s'il ne te l'accorde pas, c'est qu'il ne le jugera pas bon pour toi, et, dans ce cas, tu ne devras pas te permettre le moindre murmure. Maintenant, comme tu as été fort sage ce matin, je ne veux pas te laisser t'ennuyer davantage. Va t'habiller, et puis tu prieras ta bonne de te mener à la foire. Tu as encore la pièce de dix francs que ton papa t'a donnée ; tu

pourras acheter une jolie poupée qui remplacera un peu cette amie tant désirée. »

Eugénie ne se fit pas répéter cet ordre. Dès qu'elle fut prête, sa bonne la prit par la main et elles partirent.

« Oh ! ma bonne, que de jolies boutiques ! s'écria la petite dès qu'elles furent arrivées. Tiens, dans celle-ci, il y a des poupées, mais elles ne sont pas belles, elles sont toutes nues, et j'en veux une habillée. Ah ! en voilà d'autres ; mais elles ont de vilaines robes. »

On passa ainsi devant bien des rangées de boutiques, sans qu'Eu-

génie pût trouver une poupée telle qu'elle la désirait. Celles qu'elle voyait étaient toujours ou trop grandes, ou trop petites, ou bien avaient quelque autre défaut. Cependant elle finit par en découvrir une fort belle qui lui aurait bien convenu. La bonne était en train de la marchander, lorsque la petite fille entendit une voix plaintive murmurer quelque chose à son oreille. Elle se retourne vivement et voit un pauvre petit garçon estropié qui lui demandait l'aumône. Il se traînait péniblement, soutenu par des béquilles, car une de ses jambes était bien plus courte que l'autre. Ses vêtements étaient en lambeaux, et sa figure si pâle et si triste, qu'Eugénie

ne put s'empêcher de penser à ce que sa mère lui avait dit le matin. Elle tira sa bonne par la manche et lui dit tout bas : « N'achète pas la poupée. Vois ce pauvre petit, comme il a l'air malheureux ! Donne-lui mon argent. J'ai tant de choses pour me rendre heureuse, je n'ai pas besoin de poupée.

— Mais, Mademoiselle, répondit la bonne, je ne sais pas si vos parents vous permettraient de disposer ainsi de votre argent ; puis ce petit garçon n'en sera peut-être pas plus heureux quand vous lui aurez donné cette somme. Ses parents la lui prendront, et il n'en profitera probablement pas beaucoup.

— Je vous en prie, ma bonne demoiselle, disait le petit malheureux, donnez-moi quelques sous ; mon père me bat si fort lorsque je ne rapporte rien chez nous !

EUGÉNIE.

Pauvre petit ! ton père te bat ! et ta mère est-elle bonne pour toi ?

L'ENFANT.

Ma mère est morte, Mademoiselle.

EUGÉNIE.

Et as-tu des frères et des sœurs ?

L'ENFANT.

Oui, Mademoiselle ; mais, comme je ne puis pas jouer et courir avec eux, ils ne s'occupent pas de moi, ou ils me tourmentent en me disant que je ne suis bon à rien.

EUGÉNIE.

Oh ! ma bonne, qu'il est malheureux ! Pas de maman ! pas d'argent ! pas de bonnes petites jambes comme les miennes, et un méchant papa et des méchants frères ! Et moi qui disais que je n'étais pas heureuse ! Mais que faut-il donc faire pour lui ? Donne-

lui toujours quelques sous pour qu'on ne le batte pas. Puis regarde comme sa blouse est déchirée ; si nous lui en achetions une autre à une de ces boutiques ?

LA BONNE.

Si vous êtes bien décidée à renoncer à la poupée, c'est ce que vous pouvez faire de plus utile pour lui ; au moins il ne gèlera pas cet hiver.

EUGÉNIE.

Oh ! je ne pense plus à la poupée. Viens vite acheter la blouse ; puis donne au petit garçon l'adresse de

maman. Je suis sûre qu'elle voudra aussi faire quelque chose pour lui. »

Au moment où le petit garçon remerciait Eugénie de la bonne blouse chaude qu'elle lui donnait, celle-ci eut le plaisir de voir sa pauvre figure pâle rayonner de bonheur ; elle continua sa promenade le cœur léger, en se dirigeant du côté des théâtres.

« Regarde, disait-elle, comme Paillasse est drôle ; il a donné un grand coup de pied à ce bonhomme qui a une si grosse tête ! et cette petite demoiselle, comme elle est bien habillée et comme elle danse bien ! Et ce petit cheval ! et ce singe !... Mais viens donc de ce côté ; je veux voir

ce que tout le monde regarde devant cette petite cabane. »

C'était un théâtre de Polichinelle que notre petite bavarde avait aperçu. Il fallut absolument la faire placer de manière à pouvoir suivre le spectacle. Les gambades et les coups de bâton de maître Polichinelle l'amusèrent beaucoup, et le rideau était tombé qu'elle restait encore là, la bouche ouverte.

LA BONNE.

Allons, Mademoiselle, le spectacle est fini, il faut que nous retournions à la maison, car voilà la nuit qui vient.



Oh ! regarde donc cette petite fille qui pleure ! (Page 187.)

EUGÉNIE.

Oh ! regarde donc cette petite fille qui pleure ! Qu'est-ce qu'elle fait là toute seule ? »

En effet, dans un coin écarté, se trouvait une petite fille de deux à trois ans, très-bien habillée ; elle avait une belle roble blanche brodée, une ceinture bleue et un joli chapeau de paille d'où sortaient de charmants cheveux blonds bouclés. Elle pleurait et sanglotait tellement, qu'on pouvait à peine apercevoir ses grands yeux bleus. Eugénie l'embrasse, la caresse et cherche à la consoler de toutes les manières qu'elle peut imaginer.

Quand elle a réussi à la calmer un peu, elle lui demande : « Pourquoi es-tu là toute seule ? es-tu perdue ?

— Oui.

— Étais-tu avec ta bonne ?

— Oui.

— Est-ce qu'elle t'a quittée ?

— Non ; Mimi a couru, couru, et n'a plus vu bobonne.

— Tu t'appelles Mimi ?

— Oui.

— Et ta maman ?

— Elle s'appelle maman.

— Et ton papa ?

— Papa.

— Elle est trop jeune, dit la bonne, pour savoir nous indiquer où elle demeure ; mais on la cherche sans

doute. Venez, ma petite, donnez-moi la main ; nous allons tâcher de retrouver bobonne. »

Elles parcoururent ensemble toutes les allées de la foire sans trouver personne qui connût Mimi. Eugénie disait à chaque instant : « Emmenons-la à la maison ; elle est si jolie et si gentille ! ce sera une poupée vivante, c'est bien plus amusant qu'une en carton. »

La bonne finit par s'y décider ; seulement, avant de partir, elle donna l'adresse de la maman d'Eugénie à plusieurs marchands, afin qu'ils pussent dire où était la petite, si on venait la demander.

Dès qu'elle est arrivée chez elle, Eugénie monte quatre à quatre les escaliers, et s'écrie en entrant dans le salon : « Papa ! maman ! je n'apporte pas de poupée ! mais quelque chose de bien plus joli ! Une petite sœur vivante que j'ai trouvée à la foire. » Ses parents la regardaient d'un air étonné, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire, lorsque la bonne entre avec la pauvre Mimi et raconte toute l'histoire.

« Comme sa mère doit être inquiète ! dit la maman.

— Oh ! mais à présent, s'écrie Eugénie, c'est une petite sœur que le bon Dieu m'a envoyée. Tu vas être sa maman, et papa son papa. J'espère

bien qu'elle restera toujours avec nous. Viens, ma petite Mimi, que j'ôte ton chapeau et que j'arrange tes boucles. Embrasse-moi. Comme tu es jolie ! »

Lorsqu'on servit le dîner, Eugénie mit elle-même la serviette de Mimi et lui fit manger sa soupe ; puis, quel bonheur, quand on alla se coucher, de la déshabiller, de la coiffer d'un de ses bonnets, de lui mettre une de ses chemises, de l'établir à côté d'elle, dans son lit, en ayant soin de lui laisser une grande place !

Les petites dormirent fort tranquillement. En s'éveillant, la première chose que vit Eugénie fut une

belle dame qui pleurait et riait en même temps, en serrant Mimi sur son cœur et l'appelant son enfant, sa fille chérie. Cette dame, en voyant Eugénie la regarder d'un air tout effaré et les yeux pleins de larmes, l'embrasse tendrement aussi et la remercie de tous les soins qu'elle a pris de sa petite Noémie.

« Si vous saviez comme j'ai été malheureuse cette nuit! lui dit-elle; je pensais que de méchants saltimbanques avaient pris ma pauvre enfant, qu'ils la battaient et qu'ils la garderaient pour la mal élever et en faire une méchante fille. Oh! ne faites jamais comme elle, ma chère petite! Ne quittez pas votre bonne, même

pour un instant, lorsque vous ètes en ville. Si vous saviez tous les malheurs qui pourraient vous arriver et combien vous feriez souffrir vos parents ! Noémie était assez loin de la foire lorsqu'elle s'est échappée pour y aller toute seule, pendant que sa bonne causait avec des amies ; c'est pour cela qu'on ne l'y a pas cherchée tout de suite, et ce n'est que ce matin que nous avons su où elle était.

— Est-ce que vous allez l'emmener ? demanda Eugénie en pleurant. J'étais si contente d'avoir une petite sœur !

— Vous ne voudriez pourtant pas m'enlever ma petite fille, mon seul enfant ? dit la dame. D'ailleurs elle

restera votre petite amie ; vous viendrez la voir tous les jours, votre maman me l'a promis, et je l'enverrai aussi très-souvent jouer avec vous. »

Malgré cette assurance, après le départ de Noémie, Eugénie se jeta tout en larmes dans les bras de sa mère et lui dit : « Il aurait bien mieux valu que je n'eusse jamais trouvé Mimi ; à présent que j'ai cru qu'elle serait ma petite sœur, j'ai bien plus de chagrin d'être toute seule. Pourquoi donc le bon Dieu ne me la laisse-t-il pas ?

LA MAMAN.

Écoute cette petite histoire, Eugé-

nie : On avait donné à une dame une boîte de bonbons. Cette dame avait une petite fille qu'elle aimait tendrement ; elle lui fit cadeau de la boîte avec tous les bonbons, à l'exception d'un seul qu'elle garda. Peut-être voulait-elle le manger elle-même, ou peut-être croyait-elle qu'il contenait quelque chose qui aurait pu faire mal à son enfant. Je ne sais quelles furent ses raisons, mais elle garda ce seul bonbon. Tu crois, sans doute, que la petite fille remercia bien sa bonne mère ; mais point du tout : elle se mit à pleurer, à se désoler, disant qu'elle ne se souciait nullement des autres bonbons si elle n'avait aussi celui de sa mère, et qu'elle serait

malheureuse tant qu'on ne le lui donnerait pas. Que penses-tu de la conduite de cette enfant, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Je pense qu'elle était bien ingrate et bien sotte, et je comprends, maman, que tu veux dire que je fais la même chose avec le bon Dieu ; mais cela ne m'arrivera plus, et je veux tâcher d'être raisonnable. »

Au moment où elle disait ces mots, sa bonne entre en lui annonçant que le petit garçon estropié est à la porte, et demande à lui parler.

Eugénie avait été si occupée de Mimi qu'elle avait oublié le pauvre

enfant : elle raconte toute son histoire à sa mère, et la pensée de ce pauvre petit réussit mieux que tout ce qu'on aurait pu lui dire à lui faire comprendre combien elle avait tort de se plaindre de son sort.

Après avoir parlé au petit garçon, sa mère lui dit qu'elle espérait pouvoir l'ôter de chez son méchant père et le mettre dans une maison où il serait bien soigné. La petite embrassa tendrement sa chère maman pour la remercier de ce qu'elle voulait faire pour son protégé, et, pendant tout le reste de la journée, elle fut aussi gaie et aussi aimable que possible. Le lendemain, en se réveillant, qu'aperçut-elle près de son lit? un charmant

petit berceau avec des rideaux de mousseline, et, dans ce berceau, elle crut presque voir Mimi ! Ce n'était pas elle cependant, mais une magnifique poupée en cire, grosse comme un enfant, ayant, comme Mimi, des cheveux blonds bouclés et de beaux yeux bleus ; comme Mimi, une robe blanche brodée et une ceinture de soie. A côté, sur une chaise, était placé le petit paquet de nuit de cette demoiselle et toute une toilette plus simple pour le matin. La poupée tenait dans sa main un papier sur lequel ces mots étaient écrits : « La petite sœur de la foire envoie ce souvenir à sa bonne amie Eugénie, et la prie de venir aujourd'hui passer toute

la journée avec elle. » Je vous laisse à penser la joie de la petite ! Elle eut bien soin d'emmener sa chère poupée chez Noémie. qui habitait une belle maison. Dans un grand jardin, attenant à la maison, il y avait une balançoire et plusieurs autres jeux ; aussi les deux petites filles s'amusèrent-elles tant pendant cette journée, qu'en rentrant, Eugénie ne put s'empêcher de dire à sa mère :

« Oh ! maman, je n'ai jamais été si heureuse qu'aujourd'hui.

— Je suis persuadée, mon enfant, répondit la maman, que, si Noémie était restée ici, comme tu le désirais tant, au bout de très-peu de jours vous n'auriez pas été si bien

ensemble. Elle est plus jeune que toi, elle aurait pris les joujoux et les aurait peut-être gâtés ; alors tu te serais fâchée comme cela t'arrive quelquefois, tandis qu'en vous voyant souvent, sans être toujours ensemble, vous jouirez bien mieux l'une de l'autre.

EUGÉNIE.

Tu as bien raison, maman. Et puis, vois-tu, si Noémie était restée ici, je n'aurais pas vu son beau jardin et tous ses joujoux. Je te promets de ne plus oublier jamais que le bon Dieu sait mieux que moi ce qui me convient. »



LE PETIT PÊCHEUR



On les sortit de l'eau tous les deux. (Page 218.)

LE PETIT PÊCHEUR

Daniel avait à peine six ans lorsqu'il perdit son père et sa mère. Il fut recueilli par son oncle, Jean le pêcheur, qui habitait avec sa femme et ses enfants une petite chaumière sur les bords de la Seine.

L'oncle Jean était très-bon pour

Daniel ; souvent il l'emmenait avec lui dans son bateau, et il lui apprenait à pècher, à nager et à tresser de petites corbeilles avec des joncs.

Le petit garçon se donnait tant de peine pour contenter son oncle qu'il réussit très-vite à se rendre utile. Il devint habile pècheur à la ligne. Aussi l'oncle Jean prit-il l'habitude de le déposer presque tous les matins dans une île, au milieu de la rivière, parce que c'était un endroit où il y avait beaucoup de poissons. Daniel restait là toute la journée avec sa ligne, son petit panier et ses vers pour servir d'appât. Cela lui paraissait quelquefois un peu triste d'ètre ainsi tout seul ; mais il pensait au

plaisir qu'il aurait à rapporter une bonne friture, à la joie de sa chère petite cousine Marianne, quand elle le voyait revenir avec son panier bien rempli, et cela lui donnait du courage et de la patience.

Malheureusement les petits poissons, comme les petits enfants, ont des caprices. Un jour, Daniel eut beau se donner de la peine, il ne put en prendre un seul. Lorsqu'il rentra les mains vides à la maison, sa tante Marie-Jeanne, se figurant qu'il avait joué au lieu de pêcher, se mit fort en colère contre lui, le battit et l'envoya coucher sans souper dans son petit grenier. Cette tante était très-sévère et très-brusque. Bien souvent le pauvre

petit avait reçu d'elle de fortes tapes, tout simplement parce qu'il faisait un peu de bruit, ou parce qu'il se trouvait sur son chemin quand elle était pressée. Ses grands cousins se plaisaient aussi quelquefois à le tourmenter de toutes les manières. Il n'y avait que la petite Marianne qui prenait toujours son parti : aussi l'aimait-il bien tendrement. Il ne revenait pas une seule fois de la pêche sans lui rapporter quelque chose. Tantôt c'était un petit panier de jonc qu'il avait fait, ou bien un sifflet de roseau, ou une belle fleur de nénufar, ou même un nid d'oiseaux.

Ce soir-là, Daniel était à peine assis depuis un instant sur le bord de sa

petite paillasse, qu'il entendit un pas léger et vit paraître sa chère petite cousine qui lui dit :

« Tiens, Daniel, voilà mon souper ; je n'ai pas pu le manger : j'avais trop de chagrin de te savoir ici tout seul.

DANIEL.

Tu es bien bonne, ma petite Marianne : mais tu auras peut-être faim plus tard. Tiens, partageons ; j'en ai bien assez de la moitié.

MARIANNE.

Eh bien ! je vais m'asseoir là, à côté de toi, et manger ce morceau de

pain. Maman est bien sévère pour toi, je suis sûre que tu es en colère contre elle.

DANIEL.

En colère! je l'ai été un peu au premier moment, parce que, vois-tu, je ne méritais pas d'être puni. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas pris de poissons; je n'ai pas joué un seul instant, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour en attraper. Je me disais donc que ta maman était bien injuste, bien méchante, et puis, comme j'allais me coucher, j'ai commencé à faire ma prière. Quand je suis arrivé à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses*

comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, je me suis rappelé tout à coup que, si je continuais à être fâché contre ma tante, le bon Dieu ne me pardonnerait pas mes fautes, et alors je me suis dit : « La « tante Marie-Jeanne est pauvre, elle « a tous les jours bien des soucis et « bien des fatigues dans son ménage ; « il n'est donc pas étonnant qu'elle « soit quelquefois de mauvaise hu- « meur. Elle a pourtant été bien « bonne pour moi ; car, si elle ne « m'avait pas pris chez elle, on aurait « été obligé de me mettre à l'hospice « avec les autres pauvres orphelins. » En pensant à tout cela, ma colère s'est tout à fait apaisée, et, quand tu

es entrée, je venais de prier le bon Dieu de bien bon cœur pour ta maman.

MARIANNE.

Tu es bien bon, Daniel ; je ne suis pas si bonne que toi. Je suis toujours furieuse contre ceux qui te tourmentent, surtout quand ce sont mes frères. Si j'étais assez forte, je les battrais, je crois.

DANIEL.

Je ne suis pas bon, mais je voudrais bien le devenir afin que le bon Dieu me protége, qu'il me fasse devenir

un habile pêcheur, et que je puisse gagner beaucoup d'argent.

MARIANNE.

Et qu'est-ce que tu voudrais faire avec cet argent ?

DANIEL.

Acheter une jolie petite chaumière pour moi tout seul.

MARIANNE.

Comment, Monsieur, vous voudriez me quitter ?

DANIEL.

Mais non, tu ne me laisses pas finir. Je voulais dire que je te demanderais de venir demeurer avec moi pour soigner mon ménage et faire ma soupe.

MARIANNE.

Oh ! comme cela serait amusant ! et il n'y aurait personne là pour nous gronder. Dépêche-toi de devenir grand pour pouvoir gagner de l'argent.

DANIEL.

En attendant, il faut que je tâche

demain d'attraper beaucoup de poissons, pour que ta maman redevienne de bonne humeur. La voilà qui t'appelle. Bonsoir, Marianne. »

Le lendemain, Daniel fut déposé dès le matin dans son île, et se mit à pêcher. Le temps était superbe, le soleil brillait, et mille petits poissons nageaient autour de lui. Cependant, il avait beau mettre les meilleurs vers à son hameçon, les petits coquins n'y venaient pas mordre. Le temps s'écoulait, le bateau de l'oncle Jean allait bientôt revenir le prendre, et le panier était toujours vide.

« Hélas ! disait tristement le pauvre petit, on va donc encore me battre

et m'envoyer coucher sans souper, et cela après que je me suis donné tant de peine ! »

Comme il parlait ainsi, des chants joyeux frappent son oreille. Il regarde et aperçoit sur la rivière une élégante petite barque peinte en rouge et blanc, qui venait de son côté. Elle était remplie de promeneurs ; il y avait des dames, des messieurs qui ramaient, et un charmant petit garçon un peu plus jeune que lui. Ce petit garçon était habillé d'une manière très-riche. Il avait une blouse en velours bleu et un chapeau à plumes. Une jeune dame le tenait sur ses genoux et l'embrassait à chaque instant.

« Qu'il est heureux ! disait Daniel en le regardant. Il n'est pas obligé de pêcher toute la journée pour gagner sa vie, et, au lieu d'une tante sévère, il a une bonne maman qui l'aime tendrement. Ah ! le petit imprudent ! comme il se penche pour attraper ce nénufar ! Ah ! mon Dieu ! le voilà tombé dans l'eau, et les messieurs se regardent et ne se jettent pas après lui ! Vite ! vite ! je pourrai peut-être le sauver. »

La barque passait fort près de l'île, lorsque l'enfant était tombé. Daniel nageait comme un poisson, de sorte qu'en deux minutes il fut à l'endroit où le pauvre petit se débat-

tait et commençait à enfoncer. Il le saisit d'une main et continua à nager de l'autre, jusqu'à ce que la barque, que le courant avait entraînée plus loin, pût revenir à leur secours. On les sortit de l'eau tous les deux. Le beau petit garçon, que l'on nommait Georges, n'avait même pas perdu connaissance. Sa mère, ivre de joie, ne pouvait se lasser de remercier Daniel de lui avoir sauvé son fils. Elle lui demanda comment il se faisait qu'étant si jeune, il sût déjà si bien nager, comment il se trouvait dans cette île, et lui fit tant d'autres questions, qu'il fut obligé de lui raconter toute son histoire.

Lorsqu'elle eut appris qu'il n'avait

plus ses parents, et que sa tante ne le rendait pas très-heureux, elle lui dit :

« Mon cher enfant, tu vas venir à notre château, qui est tout près d'ici, pour changer de vêtements et te sécher. Puis tu iras dire à ton oncle que désormais je me charge de ton éducation et de ton avenir, et que tu demeureras chez nous, chez le marquis et la marquise de C.... Cela t'arrange-t-il ?

— Oh ! madame, je serais bien heureux de vivre auprès de vous, car vous avez l'air bien bon, et je suis sûr que vous ne me battrez pas comme la tante Marie-Jeanne. »

Daniel fut tout émerveillé en en-

trant dans le beau château de la marquise. On lui mit des vêtements du petit Georges, on lui servit un bon souper devant un bon feu pour le bien réchauffer, et puis il partit pour la chaumière.

Son oncle venait de rentrer, fort inquiet de ne plus l'avoir trouvé dans son île. Lorsqu'il eut entendu le récit de son aventure, l'oncle Jean dit :

« Le bon Dieu t'a protégé, mon enfant. Au moment où tu allais peut-être murmurer contre sa providence, il t'a envoyé un bonheur plus grand que tout ce que tu aurais pu imaginer jusque-là. Continue à te rendre digne de sa protection, en faisant ton possible pour satisfaire tes nouveaux

maîtres et leur prouver ta reconnaissance. »

La tante Marie-Jeanne félicitait aussi Daniel sur le bonheur qui lui arrivait ; mais Marianne, assise dans un petit coin, ne disait rien, et, lorsque Daniel voulut l'embrasser, il vit qu'elle était tout en larmes. « Que vais-je devenir sans toi ? lui dit-elle ; je serai bien malheureuse.

DANIEL.

Le château est tout près d'ici, chère petite Marianne, et je viendrai te voir bien souvent. Il est vrai que mes maîtres vont aller à Paris, mais

ils reviennent chaque printemps, et alors je te rapporterai quelque joli cadeau, et j'aurai tant de choses à te raconter !

MARIANNE.

Oh oui ! tu vas devenir un beau monsieur, et tu nous oublieras complétement.

DANIEL.

Comment peux-tu supposer cela, petite méchante ? Quand même je deviendrais un roi ou un empereur, je ne vous oublierai jamais, et tu seras toujours la personne que j'aime le mieux au monde. »

L'hiver se passa assez tristement pour la pauvre Marianne. Son cousin, toujours si complaisant pour elle, lui manquait beaucoup.

Elle pensait à lui tous les jours et s'affligeait de n'en avoir pas de nouvelles. Enfin le printemps arriva. Un jour que Marianne était assise à la porte de sa chaumière, elle vit venir de loin un jeune garçon vêtu d'une jolie veste bleue, d'un pantalon de nankin et d'une élégante casquette de velours. D'abord elle croit que c'est un promeneur de la ville; mais il l'appelle! O bonheur! C'est Daniel qui se précipite vers elle et l'embrasse tendrement.

« Comme tu es grandi! lui dit-elle;

tu as l'air d'un monsieur. Assieds-toi à côté de moi, et dis-moi ce que tu fais chez tes maîtres, et si tu es heureux.

DANIEL.

Très-heureux, car tout le monde m'aime et paraît content de moi. Je suis le groom de M. le marquis.

MARIANNE.

Qu'est-ce que c'est que cela, un groom ?

DANIEL.

C'est moi qui vais partout avec

Monsieur dans son tilbury, c'est-à-dire sa petite voiture. Je tiens le cheval quand il descend, et à la maison j'aide au cocher à soigner les chevaux, et je fais les commissions. Mais ce que j'aime le mieux, c'est d'accompagner M. Georges, lorsqu'il va à cheval au bois de Boulogne avec son père. Il est si bon, M. Georges ! Je voudrais que tu le visses, Marianne, quand il passe sur son petit poney noir, comme il a bonne façon, et comme tout le monde l'admire. Et moi, tout en le suivant par derrière perché sur un grand cheval, je me sens tout fier et me dis : « Si je « n'avais pas été dans l'île, il serait « pourtant au fond de la rivière.

« C'est bien le bon Dieu qui m'avait « placé là pour son bonheur et pour « le mien. »

MARIANNE.

Comment, tu montes aussi à cheval ! Sur un grand cheval encore ! et tu n'as pas peur de tomber ?

DANIEL.

Oh ! non. J'ai pris des leçons de manége, et tu peux me donner un cheval aussi méchant que tu voudras, jamais il ne me jettera à terre. J'apprends aussi à lire, à écrire, à compter ; je suis déjà assez habile. Et toi, as-tu été à l'école cet hiver ?

MARIANNE.

Oui, mais cela m'ennuyait bien. A présent que je sais que tu deviens savant, je me donnerai plus de peine, pour que tu ne me trouves pas trop ignorante !

DANIEL.

Tu me fais tant bavarder ! j'allais oublier que je t'apporte quelque chose ; tiens, regarde.

MARIANNE.

Oh ! quel bonheur ! Que c'est joli !

Une charmante croix d'or. Mais comment as-tu pu acheter cela?

DANIEL.

Au nouvel an, tout le monde m'a donné de l'argent. Ce n'est pas tout ; regarde ce beau mouchoir pour ta mère, et cette tabatière pour l'oncle Jean. L'année prochaine, je vous apporterai de plus belles choses encore ; car mon maître m'a dit que, s'il était toujours content de moi, il me donnerait des gages. »

Daniel vint souvent à la chaumière pendant l'été, et en automne il retourna à Paris avec ses maîtres. Cha-

que printemps, Marianne le voyait revenir chargé de présents pour elle et ses parents, et toujours aussi bon et aussi simple. Au bout de quelques années, il ne fut plus groom, mais domestique de confiance du marquis et de la marquise, et puis enfin on apprit qu'il avait été nommé intendant du château.

Cette année-là, il vint comme d'habitude trouver Marianne, qui était maintenant une grande jeune fille ; mais, au lieu de lui offrir des cadeaux, il lui dit : « Ma chère cousine, quand nous étions de petits enfants, tu m'avais promis, lorsque j'aurais une chaumière à moi, de venir tenir mon ménage. Maintenant

qu'au lieu d'une chaumière j'aurai une jolie maison, je viens te demander si tu voudrais encore devenir ma femme. »

Marianne lui répondit : « Je le voudrais bien, mon cher Daniel, car je suis sûre que je ne pourrais jamais avoir un meilleur mari que toi. Mais je ne puis quitter ma mère, qui est maintenant pauvre, âgée et malade. Mon père est mort, mes frères sont partis et mariés ; il n'y a donc que moi qui puisse prendre soin d'elle.

— Oh ! si ce n'est que cela, reprit Daniel, tu ne la quitteras pas. Tu te rappelles comme la mère était sévère avec moi autrefois ; eh bien ! je veux



Voudrais-tu encore devenir ma femme? (Page 230.)

me venger d'elle. Je veux la prendre chez moi et la rendre si heureuse, qu'elle ne pourra plus penser sans chagrin à tous les coups qu'elle m'a donnés dans mon enfance. »



LA

PROMENADE DANS LE BOIS



Aïe, aïe, aïe ! les cailloux me font mal! (Page 249.)

LA

PROMENADE DANS LE BOIS

« Mes petits enfants pourront-ils se lever demain de bien bonne heure ? demandait un soir Mme Dorval à Jules et à Émilie.

JULES.

Oui, oui, maman ; mais pourquoi faire ?

ÉMILIE.

Je parie que c'est pour faire cette promenade dans le bois, que tu nous promets depuis si longtemps.

LA MAMAN.

Tu as bien deviné, Émilie. Maintenant allez vite vous coucher, afin de n'avoir pas trop de peine à vous réveiller demain matin.

ÉMILIE.

Quel bonheur ! quel bonheur ! Sois

tranquille, ma petite maman, à six heures nous serons levés. »

En effet, le lendemain, à peine la bonne les eut-elle appelés, qu'ils sautèrent vivement hors de leur lit, et furent tout joyeux en voyant un beau soleil qui brillait au travers des vitres. Ils s'habillaient à la hâte, lorsque tout à coup ils entendirent dans la cour : « Hi han ! hi han ! » Jules s'arrête tout court et s'écrie : « O Émilie ! je crois que maman nous a fait la surprise de demander des ânes. Comme ce sera amusant !

— Je crains bien, dit Emilie, que ce ne soit seulement l'âne de la lai-

tière. Tu sais qu'elle vient tous les matins.

— Oh que non ! tu verras, tu verras ! Dépêche-toi seulement. »

Voilà nos deux enfants prêts. Ils descendent quatre à quatre les escaliers, embrassent leur maman, avalent à la hâte leur tasse de lait, et courent à la porte. Jules ne s'était pas trompé : deux jolis ânes les attendaient là. L'un était gris et avait une selle de femme ; l'autre était noir, il avait l'air très-vif et très-mutin, et portait des paniers dans lesquels les enfants aperçurent des paquets bien enveloppés de papier.

On percha M. Jules entre les deux

paniers ; il prit dans sa main la bride de Martin (c'est ainsi que s'appelait son âne), et partit fièrement. Émilie le suivit montée sur le Grison, et la maman marchait à pied entre eux deux. Au bout d'une demi-heure, on entre dans le bois ; Jules voulait s'arrêter tout de suite. « Attends un peu, lui dit sa mère, nous trouverons un plus joli endroit. » Cette réponse fait bouder un instant notre impatient petit garçon.

Quelques minutes après, on arrive à une belle clairière tapissée de gazon et entourée de rochers de toutes formes et de toutes grandeurs. Du milieu de ces rochers s'échappait un délicieux ruisseau qui coulait en

murmurant sur de petits cailloux de mille couleurs.

La maman s'assit sur une pierre plate, recouverte d'une fine mousse verte, et dit à Jules : « Eh bien, mon enfant, es-tu encore fâché d'être venu jusqu'ici ?

JULES.

Oh ! non, maman. J'ai été bien nigaud de ne pas m'en rapporter à toi. Que c'est joli ! et qu'on est bien sur cette mousse ! Je voudrais y rester toujours.

ÉMILIE.

Vois donc, Jules, ces grands rochers ont l'air des tours d'un vieux

château; et par ici ces magnifiques arbres! Leurs troncs sont hauts et droits comme des colonnes, et leurs branches, en se réunissant, forment de belles voûtes de verdure; c'est tout à fait comme si on était dans l'intérieur de la cathédrale.

JULES.

Oh! j'aime bien mieux être ici que dans la cathédrale, où il fait si froid et si sombre. On n'y voit pas ce beau soleil qui brille à travers les feuilles, on n'y entend pas chanter ces jolis oiseaux, et on n'y sent pas la bonne odeur de ces fleurs! Un bois est bien plus beau qu'une église.

LA MAMAN.

Quand tu es entrée pour la première fois dans la cathédrale, à quoi as-tu pensé, Émilie?

ÉMILIE.

J'ai pensé que les ouvriers qui l'ont construite devaient être bien habiles, car ce doit être bien difficile de remuer de si grosses pierres et d'y tailler de si fines sculptures.

LA MAMAN.

Et, ici, ne penses-tu pas à celui qui a fait toutes ces merveilles?

ÉMILIE.

Oh! oui, maman, je pense que le bon Dieu est encore plus habile que les plus habiles ouvriers, et qu'il est bien bon d'avoir fait toutes ces belles choses pour nous rendre heureux; car c'est aussi bien pour moi que pour les autres personnes qu'il a créé ces beaux arbres, ces grands rochers et ces jolies fleurs! N'est-ce pas, maman?

LA MAMAN.

Sans doute, ma fille; le plus grand désir de ce bon père est de nous

rendre tous heureux; mais, lorsque nous sommes méchants, il ne peut y réussir, nous l'en empêchons nous-mêmes. »

Pendant ce temps, Jules, qui trouvait la conversation un peu trop sérieuse, s'était approché du ruisseau, et tout à coup on l'entendit s'écrier :

« Émilie, Émilie ! viens donc voir de jolis petits poissons qui nagent dans le ruisseau.

— Quel bonheur ! répond Émilie. Essayons d'en attraper. Maman, si tu voulais nous permettre d'ôter nos souliers et nos bas, ce serait bien plus commode de pouvoir marcher dans l'eau ; c'est si amusant ! si amusant ! »

La maman y consent avec un peu de peine, et voilà nos deux gamins se déchaussant, relevant bien leurs pantalons et entrant tout doucement dans l'eau.

« Aïe, aïe, aïe ! que c'est froid ! crie Émilie. J'ai les pieds gelés. Aïe, aïe, aïe ! les cailloux me font mal ! ils sont si pointus ! »

Jules se moque de sa sœur et cherche à attraper les poissons. Les petits coquins sont plus malins que lui. Ils se sauvent d'un côté quand il les poursuit de l'autre, et même, quand il croit les tenir, ils glissent entre ses doigts. Après un quart d'heure de peines inutiles, les enfants entendent leur mère qui les appelle. Ils es-

suient leurs pieds avec leurs mouchoirs, se rechaussent et vont près de Mme Dorval. Quelle surprise agréable! Sur une grande pierre plate, ils voient étalés du pain, de la viande froide, du pâté et des petits gâteaux. De belles feuilles vertes servent d'assiettes, et de petits bâtons tiennent lieu de fourchettes et de cuillers. Comme c'est amusant! Jamais Jules et Émilie n'avaient fait un si bon déjeuner. Après avoir bien mangé, ils disent qu'ils ont soif.

LA MAMAN.

Eh bien! il y a de belle eau claire dans le ruisseau, vous pouvez en boire.

JULES.

Oui, mais nous n'avons pas de verres. Comment faire pour en puiser?

LA MAMAN.

Voyons, cherchez un peu. A la campagne il faut se tirer d'affaire tout seul.

JULES.

Oh! je sais. Regarde, je fais comme une petite tasse avec ma main.

ÉMILIE.

Et moi, je fais un beau gobelet

avec cette grande feuille verte ; vois-tu, maman ? Veux-tu que je t'apporte un verre d'eau claire ? Maintenant, à quoi allons-nous jouer ? Je ne pêche plus d'abord : cela fait trop mal aux pieds ; et puis j'aime bien mieux voir ces jolis petits poissons argentés nager gaiement, que de les retirer de l'eau pour qu'ils meurent. Écoute, Jules ! j'ai une idée ! J'ai apporté dans ma poche un petit bonhomme en bois avec une robe brune, qui a tout à fait l'air d'un ermite. Si nous lui bâtissions un ermitage ?

JULES.

Quelle bonne idée ! Comme il sera

heureux, monsieur l'ermite, de demeurer dans ce joli endroit! Tiens ici, dans ce petit coin, contre le rocher ; c'est une très-bonne place pour faire sa maisonnette.

Nos deux enfants se mettent activement à l'ouvrage, aidés de temps en temps par les conseils de la maman. Ils commencent par planter de petits bâtons les uns près des autres, puis ils mettent de la mousse dans les intervalles, afin de former les murailles de la chaumière. Ils ont soin de laisser une ouverture pour la fenêtre et une pour la porte. Ensuite ils font le toit avec de petites branches de sapin qui ont encore leurs

feuilles. La cabane finie, ils choisissent une pierre bien plate pour faire la table de l'ermite, et lui construisent auprès un petit banc de mousse. A peine était-il installé dans sa jolie habitation, que la maman dit :

« Allons, mes enfants, il est l'heure de partir, et je vous conseille fort d'emporter votre ermite, si vous ne voulez pas qu'il soit pris par quelque berger ou gâté par la pluie. Je ne crois pas votre maison assez solide pour le préserver du mauvais temps.

ÉMILIE.

Oh ! si, maman, elle est bien assez solide. Regarde comme il est gentil.

Je lui ai mis du pain sur la table, il a l'air de le manger : ce serait bien dommage de le déranger. Nous viendrons quelquefois lui rendre visite.

LA MAMAN.

Eh bien ! laissez-le. Allons retrouver nos ânes. Voilà le Grison qui mange tranquillement là où nous l'avons laissé ; mais où est donc maître Martin ? Il paraît qu'il s'est détaché, car je ne le vois nulle part.

JULES.

Oh ! oh ! monsieur Martin veut jouer à cache-cache avec nous, à ce

qu'il paraît. Cherchons partout, Émilie, nous le trouverons bien. »

En effet, on ne tarda pas à apercevoir deux longues oreilles noires au-dessus des broussailles. Maître Martin n'avait pas trouvé l'herbe bonne là où on l'avait attaché, et avait été plus loin en chercher qui fût plus à son goût. Jules grimpe sur le dos de Martin, une longue baguette à la main. Sa mère lui recommande de ne pas le frapper, et les voilà partis.

« Hue ! oh ! dia ! Hue donc ! » criait Jules à sa monture, qui paraissait regretter la bonne herbe qu'elle quittait. D'abord il ne lui donne que de petits coups de baguette ; puis,



Il pleure, il crie, il appelle : « Maman, maman ! » (Page 259.)

malgré la défense de sa mère, il frappe plus fort, et voilà mon âne qui lance deux ou trois grandes ruades et qui part au galop. Jules, fort effrayé, lâche la bride et saisit les paniers des deux mains pour mieux se tenir.

Martin galope assez longtemps, puis finit par s'arrêter et se mettre à brouter.

Jules regarde autour de lui : hélas ! il ne voit plus sa mère ni sa sœur. Il est tout seul au milieu des champs, perché sur un grand âne d'où il ne peut descendre si on ne l'aide. Le voilà bien puni de sa désobéissance. Il pleure, il crie, il appelle : « Maman ! maman ! » Il lui

semblait qu'il y avait déjà bien longtemps qu'il était là tout seul, et il commençait à avoir peur d'y passer toute la nuit, lorsqu'enfin il entend des voix qui lui répondent, et voit arriver sa mère et Émilie. Elles furent bien contentes de le retrouver et de voir qu'il n'était pas tombé de sa monture.

On se remit en route, mais notre petit garçon ne voulut plus rester sur ce vilain Martin. Il le prit par la bride et le reconduisit ainsi jusqu'à la maison. Là, nos enfants eurent encore un grand plaisir : celui de raconter leurs aventures à leur papa et à leurs bonnes.

LA

CHAUMIÈRE DANS LA FORÊT



C'est une chèvre ! une jolie chèvre ! (Page 275.)

LA

CHAUMIÈRE DANS LA FORÊT

N'auriez-vous pas envie, mes enfants, de savoir ce qu'est devenu le pauvre ermite de bois que Jules et Émilie ont abandonné tout seul dans la forêt? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! nos petits amis désiraient vivement aussi avoir de ses nouvelles. Ils tour-

mentaient souvent leur mère pour qu'elle leur fît faire une seconde promenade dans le bois ; mais elle leur répondait toujours : « Je le veux bien, mes enfants ; seulement il faut que vous méritiez ce plaisir par huit jours de sagesse. »

Pour Jules, enfant assez turbulent, être sage pendant huit jours n'était pas chose facile.

Un jour il lui arrivait, pendant sa leçon de lecture, d'avoir constamment le nez en l'air, comme s'il voulait compter les mouches, et de dire sans cesse des *p* pour des *b*, ou des *d* pour des *t*. Une autre fois, il désobéissait en montant sur un arbre, malgré la défense de sa mère, et dé-

chirait sa blouse ou son pantalon, ou bien il faisait tant de bruit qu'on était obligé de le mettre à la porte. Quelquefois aussi, c'était Émilie qui n'était pas sage. Elle était impertinente ou trop bavarde, et cela empêchait toujours la promenade.

Une nuit il fit un grand orage accompagné de tonnerre et d'éclairs; il tomba une grosse pluie et même des grêlons gros comme des œufs de pigeon. Le matin, en s'habillant, Émilie dit à son frère : « J'ai bien peur que ce mauvais temps n'ait détruit la maison du pauvre ermite, et j'aimerais bien à aller voir ce qu'il est devenu. Voilà deux jours que tu es sage, tâche donc de l'être encore pen-

dant la fin de la semaine. Nous serions si heureux de retourner auprès de ce joli ruisseau et sous ces beaux arbres où l'on est si bien !

JULES.

Je ne demande pas mieux, petite sœur, mais j'oublie toujours ce qu'il faut faire.

ÉMILIE.

Eh bien ! si tu veux, chaque fois que je te verrai prêt à faire une sottise, je te dirai : *La promenade !* et alors tu me promets de t'arrêter?

JULES.

Oui, je te le promets. Mais, mademoiselle ma sœur, qui faites si bien la raisonnable, vous n'êtes pas toujours sage non plus, et je suis sûr que j'aurai aussi souvent à crier : *La promenade! la promenade!* »

En effet, par ce moyen, les enfants réussirent à passer huit jours sans se faire punir une seule fois. La maman les embrassa bien tendrement, et leur promit de les mener au bois le lendemain matin.

Justement il faisait un temps superbe. On part à pied cette fois et on

arrive un peu fatigué auprès du joli ruisseau. Les enfants courent à l'ermitage. Hélas! que voient-ils! Le toit est tombé, les murs démolis. Et le pauvre ermite, où est-il donc? Après avoir bien cherché, on le découvre sous les débris de son habitation, mais dans un triste état, sa robe brune est déteinte par la pluie, et sa figure a été grignotée par une vilaine souris; après avoir mangé le pain qui était sur sa table, elle avait trouvé bon de l'entamer lui-même.

Les deux enfants restaient là à regarder tristement ce désastre. Leur mère les appelle et leur dit : « Une autre fois vous suivrez mes conseils; si vous aviez emporté l'ermite, il

serait encore en bon état. Maintenant reposez-vous un peu, et puis, pour vous consoler, je vous mènerai faire un voyage de découvertes dans l'intérieur de la forêt.

ÉMILIE.

Oh! maman, quelle bonne idée! Un voyage de découvertes comme le Robinson suisse! nous trouverons peut-être des singes et des perroquets.

JULES.

J'espère bien que nous ne rencontrerons ni lions ni ours.

LA MAMAN.

Aucun de ces animaux ne se trouve dans ce pays. Nous ne verrons probablement que les jolis petits oiseaux que vous entendez chanter si gaiement, et peut-être un écureuil effarouché. Tenez, voilà déjà une découverte agréable : une fraise, une belle fraise bien mûre. Voyons si vous en trouverez d'autres. »

Les enfants, pleins de joie et d'ardeur, cherchent de tous côtés. Jules oublie sa frayeur des lions et des ours, et s'éloigne si bien qu'on le perd de vue un instant. Tout à coup

il reparaît très-épouvanté et se précipite vers sa mère en lui disant :

« Maman, j'ai vu un loup, un gros loup brun qui avait l'air bien méchant.

LA MAMAN.

Rassure-toi, mon petit poltron ; tu t'es sans doute trompé. Il n'y a pas de loup dans ce bois. Voyons, mène-nous à l'endroit où tu as vu cette affreuse bête.

ÉMILIE.

Je suis sûre que c'est une pierre

ou un tronc d'arbre qu'il a pris pour un loup.

JULES.

Pas du tout, mademoiselle, je l'ai vu bouger. Donnez-moi toutes les deux la main, je vais vous le montrer. Avec maman, je n'ai pas peur. »

Malgré cette assurance, ce n'est qu'en tremblant et en se cachant derrière sa mère, que le petit Jules ose s'avancer entre les broussailles. En effet, on ne tarde pas à apercevoir un assez gros animal brun. Aussitôt Émilie frappe des mains et s'écrie :

« C'est une chèvre ! une jolie chèvre ! Et tu disais que ce loup avait l'air si méchant ! »

La chèvre lève la tête, les regarde d'un air étonné, et va, en gambadant, rejoindre une petite fille à peu près de l'âge d'Émilie, qui était occupée un peu plus loin à cueillir des fraises. Madame Dorval s'approche d'elle, et, voyant qu'elle a un petit panier tout plein de ces fruits, elle lui demande si elle veut les lui vendre pour le goûter de ses enfants.

« Bien volontiers, Madame. Mais si vous vouliez venir jusqu'à notre petite chaumière, qui est à la lisière du bois, je pourrais donner au petit monsieur et à la petite demoiselle

des assiettes et des cuillers pour manger leurs fraises, et peut-être seraient-ils contents de boire un verre de lait de ma chère Biquette. »

Madame Dorval y consent, à la grande joie de ses enfants. Jules, tout à fait rassuré, demanda à la petite paysanne la permission de conduire la terrible Biquette par sa corde, et il est tout fier de voir qu'elle le suit si tranquillement.

On arrive auprès d'une petite chaumière bien propre, où Marie (c'est ainsi que se nomme la petite fille) fait entrer Mme Dorval et ses enfants. Elle met devant eux sur la table des assiettes de faïence bleue, des cuillers en étain et la corbeille de fraises.

Puis elle prend une petite terrine brune et appelle Biquette pour la traire. Cette gentille chèvre est obéissante comme un petit chien ; elle arrive tout de suite, et reste bien tranquille pendant que sa petite maîtresse la trait.

Émilie trouve si amusant de voir tomber ce beau lait blanc dans la terrine brune, qu'elle veut aussi essayer de traire ; mais elle s'y prend mal, et ne peut réussir à tirer une goutte de lait : Biquette impatientée finit par vouloir s'en aller.

« Comme vous êtes adroite, Marie ! disait Émilie tout en mangeant. Vous n'êtes pourtant pas plus grande que moi. Mais où est donc votre maman ?

MARIE, *tristement.*

Il y a deux ans qu'elle est morte.

ÉMILIE.

Et votre papa ?

MARIE.

Il y a six mois qu'il nous a aussi quittés pour aller au ciel.

MADAME DORVAL.

Vous ne demeurez pourtant pas seule dans cette maison ?

MARIE.

Oh ! non, avec Pierre, mon frère, qui est plus grand que moi ; il a treize ans.

MADAME DORVAL.

Mais de quoi vivez-vous ?

MARIE.

Pierre travaille en journée chez les paysans, ou fait des commissions ; moi je vends des fraises et des framboises que je trouve dans le bois, et je soigne Biquette qui nous donne

son lait pour manger avec notre pain. Notre père était bûcheron et demeurait dans cette chaumière qui lui appartenait. Après sa mort, comme nous n'avions pas de parents pour nous recueillir, nous y sommes restés.

JULES.

Vous n'avez donc pas peur d'être ainsi seuls dans un bois ?

MARIE.

Nous ne sommes pas seuls, mon petit monsieur. Lorsque notre bon

père est mort, il nous a dit qu'il nous laissait sous la protection du bon Dieu, qui est le père des orphelins, et que, si nous continuions à le prier soir et matin, il ne nous abandonnerait pas. Plusieurs fois j'ai cru que nous allions manquer de pain, et toujours il nous en a envoyé.

JULES.

Étaient-ce des anges du ciel qui vous l'apportaient par la fenêtre ?

MARIE.

Oh ! non, monsieur. Quelquefois c'était une paysanne des environs

qui m'apportait quelque chose ; ou bien une autre fois, quand nous n'avions plus d'argent du tout, un fermier donnait une commission à Pierre et le payait bien, de sorte que nous n'avons jamais souffert de la faim. Quant à avoir eu peur, une fois pourtant, j'ai été bien effrayée.

ÉMILIE.

Oh ! racontez-nous donc cela.

MARIE.

Je veux bien, mademoiselle, si cela n'ennuie pas votre maman de m'entendre bavarder ainsi.

MADAME DORVAL.

Au contraire, mon enfant, vous m'intéressez vivement.

MARIE.

Il y a quelque temps, nous étions assis un soir, Pierre et moi, auprès de notre feu. Il faisait sombre, la pluie tombait et le vent soufflait en faisant un grand bruit dans les arbres.

JULES.

Oh ! que j'aurais eu peur !

MARIE.

Nous y sommes habitués, ce n'est pas cela qui m'a épouvantée. Tout à coup j'entends des pas qui s'approchent de la porte, on frappe avec bruit. Je me jette tout effrayée dans les bras de mon frère, qui me dit : « Calme-toi, petite sœur ! Oublies-tu « que le bon Dieu veille sur nous ? » Il me prend par la main, et va ouvrir, car on frappait toujours à défoncer la porte. Un homme à l'air méchant, ayant une grande barbe noire, un fusil sur l'épaule et une carnassière au dos, entre et nous dit rudement :



Un homme à l'air méchant. (Page 284.)

« Où sont vos parents? » Pierre lui répond : « Nous n'en avons plus. — « Mais vous n'êtes pourtant pas seuls « ici? Avez-vous de l'argent? — Six « sous que j'ai gagnés aujourd'hui, « dit mon frère en les lui montrant. « — C'est bien, mettez un fagot au « feu que je me chauffe, je suis tout « mouillé. » Il resta quelque temps à se sécher, puis, en s'en allant, il tira un lapin de sa carnassière et me dit : « Tiens, petite, voilà pour votre souper. » Pierre pense que c'était un braconnier, et il avait l'air si méchant, que je suis bien sûre qu'il nous aurait volé notre argent si nous avions été riches. « Vous voyez, madame, que j'avais tort d'avoir peur,

puisque Dieu a voulu que ce vilain homme ne nous fît que du bien. »

Madame Dorval paya largement le lait et les fraises de Marie, et prit congé d'elle en lui disant qu'elle reviendrait la voir. Elle la pria de lui envoyer son frère Pierre, parce qu'elle désirait lui parler.

Les deux enfants quittèrent à regret Marie et sa jolie chaumière. Pendant plusieurs jours, ils ne parlèrent que de ces intéressants orphelins. Aussi quel fut leur bonheur, lorsque, après avoir pris des informations et avoir causé avec Pierre, Madame Dorval se décida à les faire venir tous les deux chez elle et à se charger de leur édu-

cation ! Pierre apprit un état et devint un très-bon ouvrier ; quant à Marie, elle ne quitta pas Émilie et devint par la suite sa femme de chambre. La gentille Biquette ne fut pas non plus oubliée : on l'amena à la campagne de madame Dorval, où Jules, Émilie et Marie la soignèrent à qui mieux mieux.

Vous voyez, mes enfants, que nos orphelins avaient bien raison de mettre leur confiance en Dieu, car il n'abandonne jamais ceux qui l'aiment et qui lui obéissent.



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

